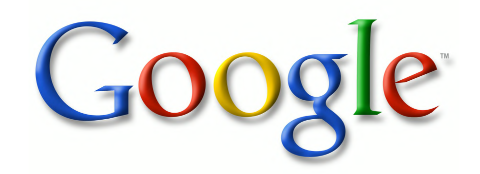
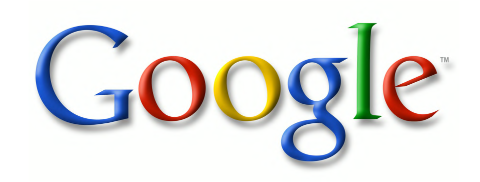
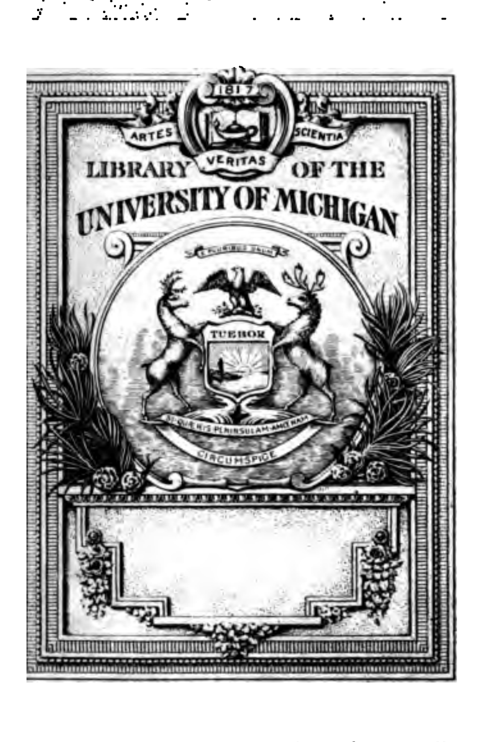
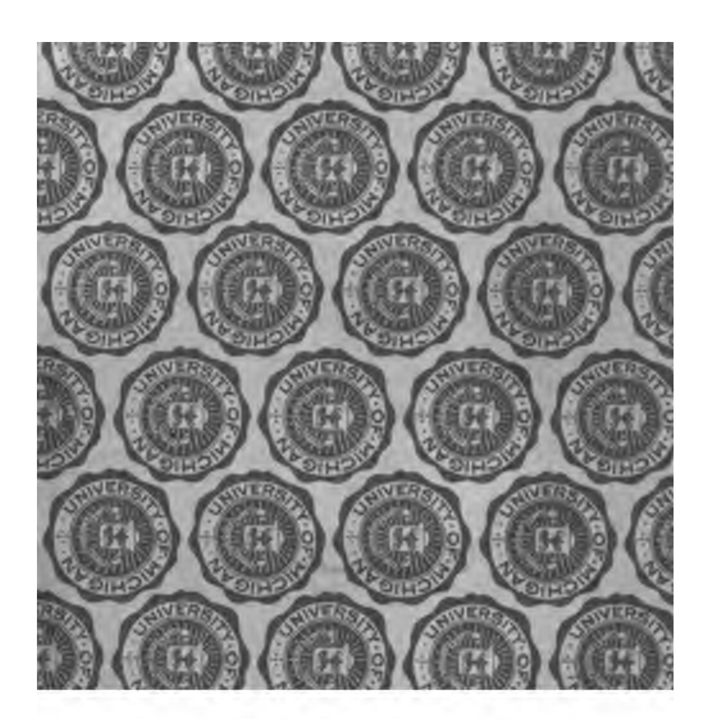

Google


Google


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE


UNIVERSITY OF MICHIGAN

L'ART
DE COMMUNIQUER
SES IDÉES.



L'ART DE COMMUNIQUER *SES IDÉES.*

ENRICHI

DE NOTES HISTORIQUES
ET PHILOSOPHIQUES.

Par M. DE LA CHAPPELLE, Cenſeur Royal, Membre des Académies de Lyon, Rouen, & de la Société Royale de Londres.

Prix 2. l. 8. ſ. broché.



A LONDRES,
Chez DAVID WILSON.
Et ſe vend à PARIS,
Chez DEBURE, Père, Quai des Auguſtins, à l'Image ſaint Paul.

M. DCC. LXIII.
AVEC PERMISSION.

1763

PRÉFACE.

OFFRIR ſes obſervations au Public, c'eſt l'avertir de tourner ſes yeux vers des objets qu'il n'avoit pas vus ou aſſez remarqués : mais, comme l'Obſervateur lui-même peut avoir des vues fauſſes ou impraticables, il doit attendre de ce même Public des cenſures ou des critiques, qui

puiſſent rectifier ſes premières idées.

Ce ſentiment a toujours conduit ma plume dans la compoſition de mes Ouvrages. Je n'ai ceſſé de demander aux autres des avis ou des corrections, & cette production-ci eſt principalement deſtinée à en ſolliciter de nouvelles. Le nombre des voyes fauſſes eſt ſi grand, celui des vraies ſi petit, tant de mains

doivent travailler à l'édifice du bien public, que l'on ne ſauroit trop multiplier les ſecours.

Sans doute cette fois-ci je ſerai plus heureux que les précédentes. Plus de gens ſe croiront en état de réformer mes penſées ou même de les anéantir. Ils me diſpenſeront de recourir à une petite ruſe, dont je me ſervis inutilement, & un peu à mon préjudice, dans le *Proſpectus* de

la troiſième Édition de mes Inſtitutions de Géométrie en 1757.

Embarraſſé ſur les degrés de perfection, dont cette troiſième Édition n'étoit que trop ſuſceptible, demandant des objections à tout le monde, & n'en recevant de perſonne, je m'aviſai, en expoſant moi-même les imperfections de mon propr Ouvrage, de lui donn quelques éloges. Je

flattois bien que l'amour-propre des autres bléſſé, chercheroit à en tirer vengeance, que l'on éplucheroit ma méthode, la génération de mes idées, mes vues & mes conſeils acceſſoires, & que l'on m'accableroit de critiques, dont quelques-unes tourneroient infailliblement à l'avantage de la Société, l'unique but auquel je tendois.

Les Écrits périodiques

me reprochèrent peu de chofe, fans me montrer à faire mieux. Dans les propos particuliers je fus moins ménagé & encore moins inftruit. M'opiniâtrant toujours à garder mon fecret, dont j'attendois quelque bonne iffue, je répondis à ceux qui m'en parlèrent *qu'il n'y avoit qu'à fe corriger.*

Cependant l'on ne s'apperçut point, ou l'on fit femblant de ne pas s'ap-

percevoir du vrai motif de cette vanité apparente. La pareſſe ou l'indifférence pour le bien public laiſſa ſans aucun fruit un piége uniquement tendu pour en produire.

Je m'occupe, de tems en tems, des moyens d'améliorer cet Ouvrage, au cas que j'aie le bonheur de parvenir à une quatrième Édition. Ceux qui voudroient inſérer, dans le Mercure, une liſte

de toutes les imperfections qu'ils y ont remarquées, peuvent être aſſurés de trouver en moi un Panégyriſte public de leur amour pour la perfection des Lettres. Je ne ſçaurois diſſimuler que cette paſſion ne m'ait animé moi-même dans la compoſition du nouvel Ouvrage, que je livre au jugement du Public.

Aucun Auteur n'y eſt cité. Toute autorité en eſt bannie. On n'y reconnoît

que l'empire de la raiſon. On n'y tranſcrit donc point des Chapitres, des Pages, ni même des traits de Xénophon, de Cicéron, de Quintilien, de Locke, &c. c'eut été les penſées des autres & non pas les miennes propres. Des autorités ne ſont pas des raiſons. Les richeſſes des autres ne ſont pas notre bien, ou, ſi c'eſt un préſent qu'on nous a déja fait, il eſt ſuperflu & très-

peu honnête de le refaire.

Cette retenue abrégeroit bien des Volumes ; ou même en feroit disparoître un grand nombre. Voilà pourquoi celui-ci est fort petit pour un aussi grand sujet. C'est un Ouvrage de pur raisonnement, fondé sur l'observation, & l'on sait très-bien que les vues nouvelles n'abondent jamais.

Une autre raison a contribué puissamment à di-

minuer la grosseur de ce Livre. J'ai fait de mon mieux, & il en coute plus qu'on ne pense, pour ne pas faire mentir la Maxime, *ce que l'on conçoit bien s'exprime clairement*; maxime contredite par l'expérience, & dont il y a, ce me semble, de très-bonnes raisons. Cela suppose une grande connoissance de la Langue dans laquelle on écrit, & de l'ordre suivant lequel les

Idées doivent s'engendrer: mais ces deux qualités sont assez rares. La justesse des expressions éxige une éducation soignée, & l'arrangement des pensées, le talent & l'habitude d'en construire.

Dans la conversation c'est bien pis. Presque toutes les expressions sont louches; toutes les idées sont interverties, les mots servent mal les Esprits méditatifs.

C'est

C'eſt qu'il ne ſuffit pas, pour bien parler, de connoître la propriété des mots & la juſteſſe des expreſſions ; il faut encore que l'organe y ſoit propre, & y ait été plié ou aſſoupli par une longue habitude. Voilà pourquoi les Femmes, communément, ainſi que les Hommes conſacrés à parler en public, manient la parole avec plus de facilité & plus de grâces que les autres.

La prolixité énerve le ſtyle, & le trop de conciſion le rend obſcur. Pour ne pas tomber dans l'un de ces défauts, en tâchant d'éviter l'autre, j'ai rejetté dans des Notes ce qui m'a paru éxiger un plus grand développement, ou mériter d'être confirmé par l'Hiſtoire. C'eſt-là qu'on trouvera des réponſes aux objections qui pourroient naître, des Faits hiſtoriques qui appuyeront ou

éclairciront mes vues, des dissertations qui lèveront les doutes ou tendront à démontrer mes opinions, &c.

Ce sont d'ailleurs des espèces de repos, où les Lecteurs conversant avec eux-mêmes, aiment à se rendre compte du progrès de leur raisonnement. Pour eux l'obscurité est une peine, & le doute un vrai travail: mais ils trouveront, à ce que j'es-

père, que je me suis chargé seul de tout le poids des éclaircissemens.

Et même, afin qu'ils ne fussent point exposés à perdre le fil de leurs idées, ou de peur que leur attention ne vînt à se réfroidir par une trop longue distraction, j'ai distribué les Notes de deux manières. Les courtes & les moyennes accompagnent le Texte; mais pour celles, où il eût été, pour ainsi dire,

noyé dans leur grande étendue, je les ai placées à la fin de l'Article auquel elles ſont deſtinées. Comme cela forme, en quelque ſorte, de petits traités incidens, moyennant ces repos ménagés, on verra, ſans ſe fatiguer, la lumière de l'Ouvrage s'accroître de plus en plus.

Ce qui coute donc le moins à entendre dans un Livre fait avec ſoin, eſt ordinairement ce qui a le

plus couté à ſon Auteur. Je ne me ſuis permis aucune négligence à cet égard. Mes efforts ſont certains. S'ils ſont couronnés de quelque ſuccès, le bien qu'ils feront aux autres ſera mon véritable bien.



TABLE

DES ARTICLES.

FAUTES A CORRIGER.

PAge 33. lig. 10. indépendement, *lisez* indépendamment.

P. 57. lig. 6. aimènt, *lisez* aiment.

P. 100. lig. 1. Langue, *lisez* Langues.

P. 116. lig. 13. & 14. Pal élogrammes, *lisez* Parallélog rammes.

P. 133. lig. 1. peut, *lisez* peut-être.

P. 180. lig. 7. & 8. rendre, *lisez* retenir.

P. 186. lig. 9. le, *lisez* les?

P. 306. lig. 8. 102. *lisez* 132.



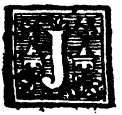
L'ART



L'ART DE COMMUNIQUER SES IDÉES.

DEMANDES.

I.



E ſuppoſe que l'on ait à faire à des eſprits tout neufs, où l'on n'ait rien ou très-peu de choſe à détruire avant que d'établir; étant d'expérience qu'il eſt

plus difficile & plus long, même pour les Hommes ſages, de ſe défaire de ſes mauvaiſes habitudes, que d'en prendre de raiſonnables ; c'eſt-à-dire, qui ſe rapportent au bien-être des Hommes en ſociété.

I I.

Comme il y a aujourd'hui d'aſſez bons Livres en tous genres, il ne doit point être ici queſtion d'en faire abſolument de nouveaux, rélativement à une éducation quelconque ; mais uniquement de l'ordre & de la manière d'enſeigner des Ouvrages faits. Ce ne ſont pas

des matériaux qu'on demande, mais l'art de les mettre en œuvre. (*a*)

III.

On ne doit pas non plus s'attendre ici à un *tableau complet* de tout ce qu'il y a de mieux, pour faire une éducation publique (*b*): c'est là le fruit de l'expé-

(*a*) L'expérience apprendra dans le tems, ce qu'il faudra y ajouter ou y changer.

(*b*) *Une éducation publique*... La création de l'Ecole Royale-militaire, donna naissance à cet Ouvrage. Il y a beaucoup d'apparence que, sans cette occasion, je n'eusse jamais écrit ni pu

rience même de la chose, qui peut seule mettre à portée de balancer les avantages & les inconvéniens de quelques vues particulières, pour s'arrêter à

---

blié mes idées sur cet objet. Trop d'intérêts concourent à soutenir l'éducation commune dans la forme qu'elle a depuis plusieurs siècles. De nouvelles vues peuvent mieux s'assortir à un nouvel établissement. Personne n'y perd encore, & certainement l'on y peut gagner.

Celles-ci furent communiquées à ceux qui devoient présider à la direction de cette Ecole. J'ignore quel usage ils en ont fait : mais, au cas que ce soit un bien, comme il étoit destiné pour le public, je dois enfin lui don-

une forme bien certaine. Pourvu que l'on expose de bons principes généraux, fondés sur la

---

ner ce qui seroit en sa possession depuis près de treize ans, sans des raisons particulières, qu'il ne sera pas difficile de pénétrer.

Je me mis donc à penser à cèt Ouvrage, & le commençai en Janvier 1751. Comme mes occupations publiques me laissoient alors peu de tems, je ne pus le finir que sur la fin d'Avril de la même année. Le huitième Mai suivant j'en achevai la copie, sur laquelle on en a fait l'impression cette année 1763, dont j'ai employé les mois de Juillet & d'Août à la composition des Notes, qui en sont une espèce de commentaire.

connoiſſance du cœur & de l'eſprit humain, il me ſemble qu'on n'en doit pas éxiger davantage. Qui ſait obſerver, ſait perfectionner. Il ne lui faut plus qu'une poſition & des circonſtances.

LANGUES.

Premier moyen d'apprendre une Langue quelconque.

Cela ſuppoſé: il me ſemble que la Langue étant de tous les moyens le plus commode pour entrer en ſociété avec les autres, c'eſt auſſi l'un de ceux que l'on doit d'abord cultiver.

On apprendra donc la Langue de ſon pays par règles (*a*). En même tems que l'on acquiert plus de ſûreté, quand on parle & quand on écrit, cela met en état de corriger ſoi-même les

(*a*) *On apprendra la langue de ſon païs par règles*... Il ne faut pas confondre les *règles* avec les *principes*. Les premières peuvent être ſuivies dans l'enfance. Ce ne ſont que des faits ou des conventions, auxquels il faut s'en tenir; les ſeconds expliquent les faits & leur enchaînement. Il y a, en Grammaire, une métaphyſique très-déliée. On la paſſera abſolument dans la première Inſtruction. Voyez plus particulièrement la Note première, à la fin de cet Article.

inadvertances ou les irrégularités qui échappent, & dispose à l'acquisition des autres Langues avec bien plus de supériorité. * On sera très-scrupuleux sur la belle prononciation, sur la propriété des mots & sur l'éxactitude de la ponctuation, ainsi que de l'orthographe (*a*). Cela contribue à l'agrément de

---

* Voyez la Note première, à la fin de cet Article.

(*a*) C'est un très-grand abus de permettre que l'on se néglige sur ces qualités. Rien ne choque plus les Etrangers, qui savent presque tous notre Langue par principes.

la vie, & bannit les mal-entendus, ſources de longueurs dans les diſcuſſions, d'injuſtices dans les jugemens, & de diviſions dans les procédés.

Pour y parvenir, on fera compoſer des Lettres dans ſa Langue natale. C'eſt la manière la plus ſimple d'expoſer ſes idées, & la plus facile pour y mettre de la clarté (*a*). Ce qui eſt de la dernière importance;

(*a*) *C'eſt la manière la plus ſimple d'expoſer ſes idées, & la plus facile pour y mettre de la clarté*... On peut donner, pour modéle de ſimplicité & de clarté, une lettre d'un Roi de Macédoine au Philoſophe le plus accré-

les Hommes, excépté dans les choſes uſuelles, ne faiſant preſque jamais entendre tout ce qu'ils veulent dire. Il faut les deviner, & malheureuſement

---

dité du tems qu'Aléxandre le Grand vint au monde.

PHILIPPE SALUE ARISTOTE.

Je t'apprends que je viens d'avoir un fils. J'en rends graces à la Divinité; mais je la remercie bien plus de l'avoir fait naître de ton tems. Formé par tes leçons, j'eſpère qu'il ne ſera pas indigne de nous, ni de la grande ſucceſſion qui lui eſt deſtinée: car je crois qu'il vaut mieux être ſans enfans, que d'en avoir qui ſoient la peine de leurs pères & l'opprobre de leurs ancêtres.

l'on n'a ſouvent que trop de penchant à les deviner mal.

Dans ce genre d'écrire ; quand une idée pourra être exprimée par un mot, on ne ſouffrira jamais *qu'elle* le ſoit par une phraſe. En général même, toutes les fois que la circonlocution n'ajoute rien à l'idée que comporte un mot, il faut la bannir, & accoutumer les jeunes gens à regarder comme vicieuſe cette manière de s'exprimer. La ſurabondance des mots éteint le feu & le génie de la converſation ; elle fait qu'on parle toujours, &

que l'on ne dit presque rien. (a)

Quand on saura passablement sa Langue natale, on passera à la Langue la plus généralement entendue, celle dont il

---

(a) *Et l'on ne dit presque rien...* Il n'est point question ici de ces Hommes à imagination pittoresque, dont le discours est un tableau qui amuse, ou une peinture qui échauffe.

On remarque, en général, que les faiseurs de phrases dans les conversations, montrent plus de prétention à l'esprit, & en ont moins que les autres. Plus occupés de frapper les oreilles par des sons ou des tournures agréables, qu'à entretenir l'esprit de vérités solides, les circonlocutions, qui abondent en mots, leur font plus long-tems tenir

femble que l'on foit convenu dans toute l'Europe, la Langue latine. * Peut-être même n'y a-t-il aucun inconvénient à apprendre en même tems par

---

la fçène, que ne feroit la précifion, qui les réduiroit très-vîte au filence, c'eft-à-dire, au néant. Auffi les bons efprits ne fauroient s'accommoder de ces caractères. Toute ame qui raifonne, eft avide d'idées; elle ne fent fon éxiftence que par les perceptions qui la remuent. Les phrafes ou les circonlocutions promettent beaucoup & donnent peu; on tombe dans l'inanition, & c'eft là la fource de l'ennui.

* Voyez la Note II. à la fin de cet Article.

règles les deux Langues, natale & latine : sur-tout en France, vû que la françoise dérive, en grande partie, du latin pour son orthographe. Il faut cependant commencer par la françoise (*a*), qui nous est plus connue ; afin d'y comparer la latine que nous ne connoissons pas encore, ou que nous ne connoissons pas si bien. En ce cas, (que j'approuverois plus volontiers) je conseillerois que dans une même leçon, on pas-

(*a*) On fait le contraire dans les Colléges, où il est même fort rare que l'on enseigne le françois.

ſât alternativement de l'une à l'autre. On ſaiſiroit plus facilement le génie de chacune de ces Langues, & l'on évaluëroit mieux la françoiſe par ſes emprunts de la latine.

Les deux Langues étant pouſſées également; pour les mettre régulièrement en pratique, il me paroît qu'il ſeroit plus à propos de commencer par traduire du latin en françois, que de mettre du françois en latin. 1°. Parce qu'il eſt plus aiſé de s'exprimer dans une Langue que l'on ſait un peu, que dans une Langue que l'on ne ſait preſque point. 2°. Parce

On pratique le contraire dans les Colléges.

qu'il eſt plus important de bien parler ou de bien écrire une Langue, dont on doit toujours ſe ſervir, qu'une autre que l'on n'emploiera que par occaſion. 3°. Parce qu'en traduiſant ainſi, les mots & les phraſes de la bonne latinité, à force de paſſer devant les yeux & d'être remarqués, ſe graveront dans la mémoire & prépareront à la traduction du françois en latin.

Objection contre la traduction du françois en latin.

Il y a de bons eſprits qui n'approuvent point cette dernière traduction. Les phraſes latines n'étant pas auſſi uniformes que les françoiſes, & ne pouvant

point

point nous régler ſur l'uſage d'une Langue qui ne ſubſiſte que dans les Livres ; ou la conſtruction de nos phraſes eſt copiée ſur celle des anciens Latins, ou elle eſt arbitraire, ou elle eſt conforme au tour de la Langue natale. Le premier cas eſt aſſez rare dans l'uſage commun. On a, en France, une toute autre manière d'arranger ſes mots, que dans l'ancienne Italie. Ce qui ſe préſente d'abord à nous ce ſont nos coutumes. On parle latin avec une tournure françoiſe; & ſi l'on ne parle pas ainſi, il n'eſt pas ſûr que l'on parle en aucun idiome ; ce

n'eſt preſque plus du latin; les mots en ſont, les phraſes n'en ſont pas : or une Langue conſiſte principalement dans l'arrangement des mots.

Réponſe à l'Objection précédente.

Ces inconvéniens ne me paroiſſent point victorieux. Toutes les connoiſſances ne peuvent devenir familières qu'en les pratiquant. Pratiquer une Langue, c'eſt la parler ou l'écrire. Si l'on ne traduit pas du françois en latin, on n'acquerra point l'habitude d'exprimer les choſes les plus communes dans cette Langue. Les mots rarement employés ſe feront chercher dans le beſoin : mais cher-

cher des mots, c'eſt ne point parler. On parlera mal, j'en conviens; mais, dans le beſoin, il vaut mieux parler mal que de ne point parler, ou que de parler trop tard.

Les Moſcovites, les Allemands & les Anglois parlent ou écrivent, ſans doute, le latin ſuivant le génie de leur Langue: cela n'empêche pourtant pas que nous n'entendions leurs écrits, & même leurs entretiens dans cette Langue, en y faiſant un peu d'attention. On ne doit pas non plus oublier l'éxemple des Huſſards Hongrois ou Allemands, qui

ne laiſſent pas de ſe faire entendre facilement avec leur mauvais latin.

D'ailleurs, c'eſt, je crois, une chimère que de prétendre parler ou écrire en latin, avec une élégance & une pureté recherchées, & un abus du tems que d'y travailler ſérieuſement. On ſe deſſèche le cerveau pour emboîter des mots, & il n'y reſte plus rien pour produire ou enchaîner des idées. Des choſes bien penſées en mauvais ou médiocre latin, ne ſont-elles pas fort au-deſſus du plus beau latin du monde vuide de ſens ou plein de trivialités?

Au reste, quelqu'arrangement que l'on donne aux mots dans une phrase latine, si l'on suit éxactement les régles de la Syntaxe, c'est-à-dire, si l'on observe bien les tems des Verbes, leurs régimes, les cas des déclinaisons, &c. elle sera entendue par quelque Peuple que ce soit qui saura le latin; chacun replaçant les mots latins dans l'ordre, où il les mettroit, s'il vouloit s'énoncer ou écrire dans sa Langue natale: comme nous faisons, nous autres françois, en transposant presque tous les mots des phrases latines, pour les ajuster à notre idiome.

Une phraſe vraiment latine, ainſi diſloquée, ne fait pas, ſans doute, de bon ni d'élégant latin; mais elle forme un diſcours intelligible, ce qui eſt le but principal de tout langage, & bien ſuffiſant pour une Langue morte, que l'on n'eſt aujourd'hui obligé de parler nulle part comme dans l'ancienne Rome.

C'eſt toute autre choſe pour les Langues vivantes, dont la diſpoſition des mots, dans une phraſe, a un ordre bien déterminé, ſelon la différence des peuples ou des nations. En déplaçant ou renverſant à volonté

les mots d'une conſtruction uſitée chez un Peuple, on ne s'y fera preſque plus entendre ; parce que c'eſt principalement à un certain arrangement de mots qu'il a coutume d'attacher du ſens. Le déſordre eſt alors pour lui une deſtruction de coutume, il n'y comprend plus rien. Au lieu qu'à l'égard du latin, aucun Peuple actuel ne peut ſe vanter avec fondement, d'avoir conſervé le véritable uſage de la Langue, parlée chez les anciens Latins; d'autant moins qu'on ne remarque point, chez les Auteurs de la bonne latinité, une conſtruc-

tion de mots aſſez généralement déterminée pour en faire une loi.

On apprendra donc par règles, preſque en même tems, le françois & le latin, & l'on fera des traductions de l'un en l'autre. Les matières de ces verſions ne ſeront point des ſujets imaginés à plaiſir, mais des faits hiſtoriques, bons à dire & à imiter, ou le plus ſouvent des traits de nos coutumes & de nos loix. Il n'eſt que trop ordinaire d'être étranger chez ſoi. On a une parfaite idée du Sénat de l'ancienne Rome, & l'on ne ſait ce que c'eſt que le

Quels doivent être les ſujets des verſions.

le Parlement de Paris. On évitera ſurtout les déclamations, qui apprennent à ſe mettre en colère & à haïr les Hommes; regardant un Ennemi, non pas comme un être qu'il faut détruire, mais changer. On y apprendra à reſpecter les Hommes équitables, de quelque pays & de quelque religion qu'ils ſoient: car la probité n'eſt nulle part étrangère, & eſt par-tout de la vraie religion (*a*).

(*a*) *La probité eſt partout de la vraie religion*... Effectivement, que l'on ait à faire connoître le vrai culte à ceux

En propoſant des modéles à imiter, on ne dira point que c'étoient des gens ſages, prudens, circonſpects, juſtes, &c.

---

qui n'en ont point ou qui en ont un faux, qu'il s'agiſſe d'y rappeller ceux qui s'en ſont égarés, on ne s'occupera que d'étouffer les germes de la ſuperſtition, du fanatiſme, des dogmes abſurdes, de la diſſolution des mœurs; mais l'amitié tendre, la bienfaiſance, l'humanité, la juſtice, qui font le cortége de la probité, n'en feront reçus qu'avec plus d'accueil & d'admiration, pour avoir pris naiſſance & s'être ſi bien ſoutenus où l'on croyoit tout perdu. La probité eſt donc un bien que la vraie religion révendique par-tout où il ſe trouve.

mais on exposera des faits, où se produiront la sagesse, la prudence, la circonspection, la justice. Les vrais portraits des hommes sont leurs actions.

On supprimera, autant qu'il sera possible, les mauvaises actions qui auront réussi ; &, quand les circonstances obligeront à s'y arrêter, il faudra au moins faire sentir bien fort qu'elles ont été très-malheureuses, en ce que les coupables ont été poursuivis sans cesse par les remords de leur conscience, qu'elles n'ont eu l'approbation de personne, & qu'elles

ont excité l'indignation de tout le monde. Un crime heureux eſt une contradiction aux yeux de la probité, faiſons qu'il le ſoit auſſi à ceux de la raiſon. De cette manière, apprendre du latin & du françois, ce ſera apprendre l'hiſtoire, l'humanité, la juſtice, la religion.

C'eſt pourquoi il me ſemble que la leçon d'hiſtoire dèvroit précéder immédiatement celle des Langues; & qu'il ſeroit bon même que les Maîtres des Langues concertaſſent avec ceux d'Hiſtoire; c'eſt-à-dire, que les ſujets des thêmes & des verſions fuſſent pris communé-

ment de l'hiſtoire même que l'on viendroit d'expliquer. Par ce moyen, l'hiſtoire fourniroit des faits, ſon explication des idées préciſes, & la compoſition apprendroit à les lier enſemble ou à en faire un tout.

Dans les Colléges on travaille fort long-tems & preſque toujours ſur ce que l'on n'entend pas.

Cet ordre d'étude, qui feroit entendre tout ce que l'on compoſeroit, auroit, ce me ſemble, un avantage ſingulier, celui de mettre les Élèves en état, preſque ſans avoir rien appris par cœur, d'expliquer ou de traduire un Auteur ſans le lire, ou de prononcer une compoſition ſans cahier. Il n'y a perſonne qui ne ſe trouvât alors avoir de

la mémoire, & qui n'acquît en peu de tems l'art de s'énoncer avec facilité ; n'étant guères possible que l'on oubliât les mots & l'enchaînement d'une histoire, sur laquelle on auroit insisté si long-tems & de tant de façons. Retenant sans effort, on penseroit sans contention ; & réciter une leçon ne seroit point se défaire d'un poids, mais rendre compte d'un dépôt.

econd yen ppren- les igues.

Pour aider la mémoire plus efficacement, il faudroit avoir l'attention, après cinq ou six mois de l'étude d'une Langue étrangère (plus ou moins suivant le besoin), de ne pas per-

mettre que les Élèves parlassent, dans leurs éxercices, une autre Langue que celle qu'ils apprendroient actuellement. On a tant d'autres occasions d'entendre & de parler sa Langue natale, qu'il *n'est* pas à craindre qu'on l'oublie. On pourroit quelquefois les faire passer de l'une à l'autre indifféremment, pour voir s'il y auroit des deux côtés une égale facilité. Au reste, comme il leur échapperoit assez souvent, par inadvertance ou autrement, de ne pas s'exprimer en Langue étrangère, cet oubli tourneroit au profit de la Langue natale.

Troisième moyen d'apprendre les Langues très promptement.

On pourroit même, par rapport aux Langues, distribuer l'école en différens quartiers. Il y auroit le quartier des François, celui des Latins, un autre des Italiens, un quatrième des Allemands, un cinquième des Anglois, &c. A mesure que l'on jugeroit un Élève assez fort dans la Langue de son quartier, on le feroit passer dans celui d'une autre Langue, où il n'entendroit absolument parler que celle-ci. Il faudroit bien lui permettre d'abord de demander, dans la Langue qu'il sauroit, comment on s'exprime dans la nouvelle, pour faire entendre

les choſes dont il auroit beſoin : mais les Élèves ſeroient abſolument tenus de lui répondre dans la Langue de leur quartier. Les Maîtres auroient ſeuls le droit de s'expliquer avec eux, de la manière qu'ils jugeroient la plus inſtructive.

Quatrième moyen.

Il ſeroit donc avantageux qu'indépendemment des Profeſſeurs, les perſonnes attachées au ſervice des Élèves, ne parlaſſent que latin ou allemand, quand on en ſeroit à ces Langues. Cependant, comme un des plus beaux agrémens de la ſociété, eſt de s'énoncer avec correction &

d'un ton élégant, & qu'on ne doit pas communément ſuppoſer ces belles qualités dans des Domeſtiques, il me ſemble qu'il ne ſeroit pas inutile de repandre, parmi les Élèves François, une douzaine de jeunes Nobles étrangers, Allemands ou Anglois, ſuivant le beſoin. Ce ſeroit un bon ton que l'on entendroit ſans ceſſe, & de part & d'autre de petits juges qui recèvroient & donneroient des avis. Il n'y auroit pas un moment perdu pour le progrès des Langues; les récréations mêmes en deviendroient la meilleure École.

Cinquième moyen de parler très-éxactement une Langue étrangère.

Ne craignons point de faire du bien aux Étrangers. Qui peut augmenter notre bonheur, eſt né notre compatriote; s'il ne l'étoit pas par ſa naiſſance, il le ſeroit par nos beſoins, ou le deviendroit bientôt par nos bienfaits. Au ſurplus, on pourroit faire choix d'Étrangers, attachés à la France, Allemands ou Anglois.

Cependant, ſi l'on enviſageoit de trop grands inconvéniens à donner à des Étrangers, quoique attachés à la France, une auſſi belle éducation qu'à nos compatriotes, il n'y auroit qu'à choiſir un certain nombre de jeunes François, & les envoyer,

vers l'âge de huit ou neuf ans ou même plutôt, à Vienne, à Londres, à Florence ou à Rome, en un mot, dans les Villes où résident communément les Souverains. Dans la grande jeunesse, la Langue d'un pays s'apprend par l'usage avec une extrême facilité, quand on y demeure & que l'on n'entend parler que celle-là. En moins de deux ans, on auroit des sujets qui auroient le véritable accent de l'Étranger, & le communiqueroient bien vite à nos compatriotes, dès qu'ils seroient incorporés avec eux. Cela couteroit fort

peu, & même rien du tout, si l'on vouloit. Les Étrangers, plus curieux de Langues que nous, ne demandent pas mieux qu'à faire des échanges. Pour quatre François envoyés à Vienne, on recèvroit quatre Allemands à Paris, & ainsi des autres. Il me semble que cette disposition sauveroit tous les inconvéniens.

NOTES

De l'Article précédent.

* Note I. p. 8. lig. 2. & 3. *Une connoissance, par régles, de la Langue natale dispose à l'acquisition*

des autres avec bien plus de ſupériorité ... Ceux qui cultivent la connoiſſance des Langues peuvent être rangés en différens ordres. A la tête de tous ſont les Grammairiens philoſophes, qui remontent aux cauſes, aux occaſions ou aux circonſtances de l'inſtitution de chaque Langue. Ils conſidèrent d'abord le ſol & l'air, les beſoins & les habitudes des Nations. Ils les prennent à leur origine, & les ſuivent dans toutes leurs mutations les plus marquées. Ils font attention aux productions du pays, indigènes ou éxotiques, aux différentes formes

du Gouvernement, au commerce social & à l'étranger; si ce dernier se fait par terre ou par mer, ou par ces deux voies réunies. Ils éxaminent les mélanges occasionnés par les guerres. Ils remontent à l'origine & suivent le progrès des belles-lettres, des sciences & des arts, que les Peuples peuvent avoir plus ou moins cultivés. D'où ils déduisent la pauvreté ou la richesse d'une Langue, sa dureté, sa force, son élégance, &c. S'enfonçant ensuite dans l'analyse métaphysique des mots & de leur construction, ils découvrent bien-

tôt que le *ſic voluit uſus* n'eſt aſſez ſouvent qu'une maxime d'ignorant ou de pareſſeux. Effectivement, dès qu'une choſe éxiſte, il y a eu néceſſairement une raiſon ou une occaſion de ſon éxiſtence.

Je ne ſuivrai pas plus loin la marche profonde & ſubtile de ces grands Maîtres. J'obſerverai ſeulement qu'après avoir appris de cette manière une ſeule Langue, les autres coûtent fort peu.

Car il ne faut pas croire que d'apprendre par cœur un très-grand nombre de mots d'une Langue étrangère, ſoit ce qu'i

y a de mieux pour se la rendre familière, c'est, peut-être, ce qu'il y a de pis. On fait beaucoup de travail & fort peu de progrès, comme on le verra bien-tôt; de manière que l'on pourroit sçavoir tous les mots d'une Langue, & n'en pouvoir pas dire deux phrases.

La construction ou l'arrangement des mots est ce qu'il y a ici véritablement d'essentiel. On s'attachera donc singulièrement à la Syntaxe, c'est-à-dire, que l'on se rendra attentif aux signes qui indiquent le sujet, l'attribut, le sèxe, leurs différens cas, &c. à ceux qui sont con-

noître ce que c'eſt qu'un verbe, un préſent, un paſſé, un futur, un conditionel, &c. Enfin, de quel arrangement ou de quelles combinaiſons tout cela eſt ſuſceptible, pour former un ſens ou un diſcours bien intelligible, ſuivant le génie de la Langue que l'on étudie.

Or ces conſidérations regardent également toutes les Langues. Ainſi les premiers frais pour l'une d'elles feront des avances pour toutes les autres.

Quand on ſaura médiocrement, mais que l'on aura bien conçû la Syntaxe ou la conſtruction des mots & des phra-

ſes, on ſe mettra tout de ſuite à traduire dans la Langue natale, ou dans toute autre qui ſera la plus familière, ſans s'embarraſſer de la ſignification des mots, qui va être fournie par un bon Dictionnaire.

Et c'eſt ici que l'on va voir, ce que j'ai promis plus haut, combien c'eſt une peine mal entendue, que d'apprendre par cœur des mots iſolés d'une Langue étrangère ; car, ſi les ſujets de traduction appartiennent à des Sciences ou à des Arts, dans leſquels on ſoit éxercé, l'interprétation ſera d'une éxécution aſſez prompte.

Le seul sujet indiquera la signification de la plûpart des mots, sans que l'on soit obligé de les chercher ; & leur place ainsi que leur liaison conduiront au véritable sens du discours étranger, sans presque aucune contention d'esprit. On n'aura besoin d'autre juge, ni d'autre critique que soi-même ; puisque nous supposons au Traducteur une bonne connoissance & de la Langue dans laquelle il traduit, & du sujet l'objet de sa traduction.

Selon donc qu'une application antérieure aura le plus fortement déterminé chez nous

un genre de connoiſſances, on le choiſira comme l'objet de ce nouveau travail. C'eſt-à-dire, qu'un homme verſé, par éxemple, dans la Grammaire, doit commencer ſes traductions par des morceaux qui ſoient du reſſort de cette ſcience. L'Amateur de politique, d'hiſtoire, d'aſtronomie, &c. ſe conduira de même par rapport aux connoiſſances où il a le plus d'éxercice.

De cette manière, les mêmes mots revenant ſouvent, & tenant à des circonſtances de tems, de lieu, de ſituation, de forme, de poſition, &c. à des

faits & à des passions de toute espèce, ce seront, pour ainsi dire, autant d'échos qui lui répèteront, à tout moment, la signification des mots étrangers. La mémoire frappée, à la fois & souvent, par tant de causes réunies, en gardera bien mieux l'impression, que par une liste, longue & décharnée, de mots aussi fugitifs que le coup d'œil qui les parcourt, ou que le son qui les apporte.

Mais sçavoir une Langue étrangère, écrite dans les Livres, ou la connoître simplement des yeux, & la parler ou l'entendre dans la bouche des

autres, ſont des habitudes bien différentes. On pourroit, par éxemple, en aſſez peu de tems, ſe mettre en état d'entendre toutes ſortes de Livres Anglois ſur des matières communes, avoir devant les yeux un diſcours en cette Langue, & ne pas ſaiſir un ſeul mot d'un Anglois, qui le prononceroit le plus correctement & avec la plus grande diſtinction; de manière qu'on le jugeroit parler une Langue abſolument inconnue; quoique les lettres ou les caractères de cette nation, & ſa manière de les imprimer, ſoient conformes aux nôtres on ne peut pas plus.

* *

Cette grande différence, pour les François, entre les difficultés de sçavoir la Langue écrite des Anglois, & de la parler ou de l'entendre dans leur bouche, vient de ce que les lettres de cette Langue, & leurs combinaisons dans les mots, ont presque toujours, quand on les prononce, des sons & des infléxions absolument différens de ceux que l'on donne, en France, aux mêmes lettres & aux mêmes combinaisons.

Parmi les causes qui concourent à rendre la Langue angloise écrite, la plus simple, la plus claire, & par conséquent

quent la plus aiſée à apprendre de celles qui me ſont connues par le moyen des Livres, on ſe gardera bien de compter les *Angliciſmes*, très-fréquents dans cette Langue. Ce ſont des conſtructions qui lui ſont propres, leſquelles abondent en ellipſes, en inverſions, & dans leſquelles on n'apperçoit point les règles ordinaires de la Grammaire. Cela va ſi loin, qu'après dix ans de pratique, un François pourroit s'y trouver encore fort embarraſſé.

Quant à la grande difficulté d'entendre la Poëſie angloiſe, cela ne vient point de cette

Langue, mais des Auteurs, c'eſt-à-dire, de leurs tours & de leurs comparaiſons étranges, de rapports forcés ou à peine apperçus, de réticences, de tranſitions trop fréquemment ſupprimées, de parenthèſes dans parenthèſe, ainſi que d'allégorie filées à perte de vue.

Mais, comme tous ces accidens n'arrivent pas ſouvent dans leur proſe commune, qui marche toujours aſſez régulièrement, la Langue angloiſe écrite eſt aſſez facile à apprendre, & peut-être la plus difficile de toutes celles de l'Europe à parler ou à être entendue dans la bouche des Nationaux.

Pour vaincre cette difficulté le moins mal qu'il eſt poſſible, quand on n'a pas la commodité de vivre parmi des Anglois, ou avant que l'on aille faire quelque ſéjour dans leur pays; voici l'expédient qui s'eſt préſenté à mon eſprit, & dont un Maître en cette Langue m'a proteſté avoir retiré de bons ſervices.

Comme les Hommes ont naturellement une aptitude très-ſingulière à l'imitation, ils ne prononcent mal une Langue étrangère, dans les commencemens, que parce qu'ils l'entendent mal, même bien arti-

culée, c'eſt-à-dire, que leur oreille n'en eſt pas affectée bien diſtinctement.

Quelquefois auſſi une Langue éxige des infléxions, de la part des organes de la parole, abſolument inconnues ou nullement pratiquées dans une autre: mais ce dernier cas eſt peu commun dans les Langues de l'Europe.

Ainſi toute la difficulté ſe réduit à ſe mettre à portée de juger, ſi l'on entend bien préciſément les ſyllabes, les mots, & les différens tons d'une Langue étrangère, prononcée avec beaucoup de diſtinction. Ma

méthode ſuppoſe que l'on ſçache paſſablement cette Langue écrite, pour laquelle on n'a preſque pas beſoin de Maître.

On prendra donc un morceau d'hiſtoire, ou de toute autre compoſition, que l'on interpréteroit avec facilité, ſi on le liſoit ſoi-même. On le fera lire tout haut & très-lentement d'abord, par quelqu'un qui ſera réputé généralement avoir une bonne prononciation, & l'on ſe mettra à écrire cette lecture, comme ſi elle étoit dictée.

Il eſt ſûr que l'on aura tout entendu très-bien, ſi la diſtinction des mots & leur ortho-

graphe ſont bien obſervées dans cette écriture. Suivant cet arrangement, quand on n'entendra pas le ſens d'un mot prononcé, il arrivera ou qu'on ne pourra l'écrire, ou qu'on ne l'écrira que d'une manière incertaine.

Dans ces deux cas, le lecteur expliquera le mot, & il en reprendra la prononciation, juſqu'à ce qu'elle ait été bien ſaiſie, & bien rendue par écrit. Le diſciple une fois aſſuré qu'il a tout bien entendu de la bouche du lecteur ſon Maître, n'a plus qu'à s'éxercer lui-même à la prononciation. Ce qui n'a preſque

plus de difficulté, vu la grande aptitude remarquée ci-dessus.

Quand une fois on aura fait l'acquisition d'une Langue, il ne faut pas s'en tenir là; elle peut nous échapper, même en assez peu de tems. De peur donc qu'elle ne tombe en désuétude, on se fera une habitude de lire ou d'étudier tous les jours quelque morceau de Science ou d'Histoire, écrit en cette Langue. On ne manquera pas de choisir des sujets, relatifs au genre de connoissance auquel on se fera plus particulièrement consacré. Si l'on a, par éxemple, du goût pour la Géomé-

trie, & qu'on ſçache le latin, on l'étudiera en cette Langue. La Géométrie latine du *P. Tacquet*, Jéſuite, ſurtout l'édition commentée par *Whiſton*, Anglois, eſt excellente pour cela, ainſi que le *Curſus* ou le *Mundus mathematicus* du *P. Dechales*, de la même Société.

Veut-on s'occuper d'hiſtoire ou ſe livrer à cette étude, après avoir pris une bonne teinture de l'Anglois? qu'on liſe l'élégante & la ſublime Hiſtoire d'Angleterre, écrite par M. Hume. Indépendamment de la ſageſſe, des grâces, de la grandeur & de la magnificence

du ſtyle, on y verra l'architecture admirable d'un Philoſophe profond, chez qui les faits amènent les réfléxions, & les réfléxions amènent les faits.

Ceux qui aimènt l'Italien, & qui ne ſuppoſent d'autres qualités à cette Langue que la netteté, l'agrément & la diſtinction des ſons, leur douceur & leur aménité, ſeront frappés de ſa conciſion, de ſa force & de ſon énergie, dans la Traduction de Tacite par *Davanzati.* Souvent plus ſerré que l'original, le choix de ſes mots Italiens eſt ſi merveilleux, qu'avec moins de ſignes il eſt beau-

coup plus clair que l'Auteur latin : je vais dire un paradoxe, & non pas faire une frivole Antithèse. Cette Traduction est une nouvelle espèce de Commentaire, & plus court & moins obscur que le texte, &c.

En négligeant la conduite que je conseille ici, on peut compter que la plûpart des mots & des tours, propres aux Langues étrangères que l'on aura étudiées, s'effaceront entièrement de la mémoire en assez peu de tems, & qu'il faudra, comme les autres, récourir à des Traductions, ordinainairement assez foibles & presque toujours infidèles.

L'éxemple en eſt évident, & n'eſt que trop multiplié dans ceux qui ont employé dix ans à l'étude du latin. Au ſortir de ce cours, ils ceſſent d'y ſonger, & au bout de quelques années, l'interprétation d'une demi-page de latin inconnu les confond totalement.

Ne regardez pourtant les Langues que comme des inſtrumens des connoiſſances humaines. Le ſigne d'un être n'eſt pas cet être, il eſt encore moins ſon rapport avec les autres. Parce qu'on ſçait en Italien, en Eſpagnol, en Anglois, en Allemand, &c. le mot qui déſi-

gne un *Vaisseau* pour naviguer, on n'en sçait pas pour cela la construction, le nombre, la structure & la force de ses ancres, ceux des cordages, des mâts, des voiles, ni leurs différentes positions pour recevoir le vent plus ou moins avantageusement; on n'en connoît pas mieux l'art de la Boussole, ni celui de diriger le cours de cette admirable machine, &c. ce seroit pourtant là la vraie science du Vaisseau.

La science des Langues réduites à elles-mêmes, à moins qu'elle ne soit prise philosophiquement, étend donc très-peu

le cercle des connoiſſances humaines. Voilà pourquoi il ſeroit de la plus grande importance qu'il n'y eut qu'une ſeule Langue ſavante, ni même qu'une ſeule Langue de commerce, comme ſur toute la Méditerranée.

Note II. p. 13. lig. 3. *La Langue la plus généralement entendue... la Langue latine...* Il s'introduit, depuis quelques années, parmi les Nations ſavantes de l'Europe, un uſage qui ralentira infailliblement le progrès des Sciences. Chaque Nation commence à en traiter dans la Langue de ſon pays.

Les Allemands ont de fort bons Livres de Chimie écrits dans leur Langue. On trouve d'excellente Physique en Italien, & presque de toutes sortes d'Ouvrages d'une trempe singulière en Anglois.

Ainsi, indépendamment de la Langue natale, que l'on doit étudier avec soin, lorsque l'on se propose de courir avec quelque distinction la carrière des Sciences, voilà trois nouvelles Langues dont il est bon d'être pourvu. Si l'on joint à cela les Langues mortes, le latin, le grec & l'hébreu, indispensables pour les Érudits,

il faudra qu'ils consomment la plus grande partie de leur vie à se surcharger la tête de mots, sans augmenter que de très-peu le nombre de leurs idées.

Les Sciences & les Arts, utiles à la société, ne peuvent se perfectionner que par des méditations ou des recherches profondes, des rapports fine-ment apperçus, des combinaisons réfléchies, des réformes bien entendues, des expériences ou des observations suivies. Si l'acquisition des Langues absorbe le tems & use la faculté de penser, c'est autant de perdu pour les Sciences.

Car on conviendra qu'il vaudroit mieux avoir ſept penſées en une ſeule Langue, qu'une ſeule penſée en ſept Langues. Des Traductions, dira-t-on, ſauveront ces inconvéniens. Un vrai Savant ne traduit guère, & que peut-on eſpérer de ceux qui ne le ſont pas ?

Que le monde ſavant s'en tienne donc à une ſeule Langue pour la communication & le progrès des connoiſſances humaines. Que ce ſoit une Langue morte, afin d'éviter la rivalité des Nations ; chacune d'elles étant portée, avec une égalité de droit, à donner

la préférence à la ſienne.

Ajoutez à cela qu'une Langue morte eſt fixe & invariable; & l'on me diſpenſera de prouver, ſans doute, que les vivantes ſont néceſſairement ſoumiſes à l'inſtabilité. Si la Langue adoptée n'a pas aſſez de mots, on en compoſera conformément à ſon caractère & à ſes terminaiſons, comme faiſoient autre fois les Grecs & les Hébreux. Trop de timidité là-deſſus rend la nôtre lâche & diffuſe.

On ne ſauroit donc trop applaudir aux Médecins de l'Europe d'avoir maintenu conſtamment l'uſage d'écrire ſur leur

Science en latin, & même, en général, en très-bon latin; quoique la France & l'Angleterre, depuis quelques années, ne ſoient pas tout-à-fait ſans reproches à cet égard. Il y a beaucoup de Livres de médecine écrits en Anglois; &, en France, à l'exception des Écoles de médecine (où l'on tolère pourtant quelques Profeſſeurs en François) toutes les Écoles particulières d'Anatomie, de Chimie, de Botanique, d'Hiſtoire naturelle, ne font uſage que du François dans toutes leurs explications.

Cet abus a gagné juſqu'au Collége royal, où la Langue

ſavante eſt tombée en déſuétude, contre toutes les règles, chez certains Profeſſeurs qui parloient ci-devant latin avec beaucoup de diſtinction.

On perd donc inſenſiblement l'uſage d'une Langue, dont l'acquiſition a couté beaucoup dans la jeuneſſe, & qui nous eut rendu ſi facile le commerce avec les Savans en tout genre, de quelque pays & de quelque Nation qu'on les ſuppoſe.

La convention une fois faite en faveur du latin, par éxemple, puiſqu'elle eſt déja ſi avancée, le Chinois, le Malabar, le Mo-

gol, le Turc, le Ruſſe & l'Anglois euſſent entré avec nous en communication d'idées, comme s'ils fuſſent nés nos compatriotes. Quelle ſource féconde & facile d'agrémens ſans nombre eut-on vû naître de la part de tant de Nations diverſes, dont chacune enviſage la nature à ſa manière ſelon l'étendue de ſes beſoins & de ſes goûts, ſuivant la forme de ſon gouvernement, de ſes mœurs & de ſes habitudes, & même eu égard à la conſtitution de l'air qu'elle reſpire, du ſol qui la nourrit, ainſi que de la poſition du Soleil qui l'éclaire ?

Mais notre indifférence là-dessus donne lieu à des maux beaucoup plus présens. Un Homme professe la Médecine en françois, tous ceux qui savent cette Langue s'imaginent être en état de l'entendre. Ils ne font pas réfléxion que, pour recevoir avec fruit, & même sans danger, la doctrine d'un Homme d'étude, il faut l'être soi-même ; il faut que l'esprit humain ait été plié par une longue habitude à l'attention & à la combinaison des Idées.

Le Professeur suppose toujours dans ses auditeurs une certaine provision de principes

que l'on s'eſt faite dans les premières études. Si cela manque, tout ce que l'on entend, tout ce que l'on retient n'eſt que de la foi humaine ; on n'en fait qu'une application aveugle, ce n'eſt qu'un pur empyriſme. Dans l'art de guérir, on fait d'honnêtes aſſaſſins, qui, pour ſe donner la vie, vont par-tout ſemer la mort.

Parlez au contraire la Langue ſavante, & que vos leçons ſoient bien nourries des grands principes des Mathématiques, de Phyſique, de Chimie & d'Hiſtoire naturelle ; le nombre des auditeurs nationaux di-

minuera infailliblement, mais on verra ſe multiplier celui des diſciples habiles, ſurtout des Etrangers qui le ſont déja ou qui veulent le devenir. Vous n'aurez plus que des perſonnes d'un état aiſé, d'une éducation cultivée, de ceux que les Latins appelloient *ingenui viri*, c'eſt-à-dire, des Hommes avec des mœurs honnêtes & des connoiſſances recherchées.

L'Italie, la Hollande, l'Angleterre & l'Allemagne en fourniſſent des éxemples frappans. Toutes les Sciences profondes, ſérieuſes & utiles s'y enſeignent en latin, & ils nous

communiquent par la même voie des Ouvrages achevés.

Quant aux belles-Lettres, il me semble que les productions en ce genre doivent être absolument écrites en Langue natale. Un beau Poëme, un morceau d'Éloquence, une pièce de Théâtre sont principalement du ressort de l'imagination. Il faut qu'ils fassent perpétuellement allusion au gouvernement, à la religion, aux mœurs, aux Arts méchaniques & libéraux du pays qui les voit naître. Ici une Langue étrangère manqueroit souvent de mots, très-difficiles à suppléer

pléer ; les mêmes mœurs, le même luxe, les mêmes nuances de ridicule, les mêmes Arts ou les mêmes degrés de perfection dans ces Arts, y manquant absolument.

Si l'on considère d'un autre côté que, dans une Pièce d'éloquence ou de théâtre, on en fait quelquefois plus entendre que l'on n'en dit ; parce que l'Orateur suppose ses Auditeurs ou ses Lecteurs prévenus d'un grand nombre de faits propres à sa Nation ; on verra qu'une Langue étrangère seroit tout-à-fait insuffisante.

Cependant, quoique les com-

positions en belles-Lettres éxigent d'être écrites en Langue natale, leurs Auteurs doivent connoître les Langues étrangères, celles des Nations surtout qui cultivent ou qui ont le plus cultivé les beaux Arts. L'Italien, l'Espagnol & l'Anglois, le Grec & l'Hébreu conviendroient singulièrement aux Poëtes. La douceur & la beauté des sons, l'énergie, le nombre & les expressions pittoresques, s'offrent dans ces Langues sous mille formes différentes, qui viendroient embellir la Langue natale ou l'enrichir.

On est sûr de trouver dans

les Langues des premières Nations, comme celle des Hébreux, une profusion d'images qui échauffent & qui ravissent. Peu de connnoissances dans les Arts de luxe, de raffinement dans les passions, de métaphysique dans les idées, déterminent nécessairement à comparer les affections ou les sensations nouvelles à des objets sensibles & communs. Le tems est un *Fleuve*, le Roi une *montagne*, le furieux un *Lion*. Aussi voit-on que chez les Sauvages *tout n'est* que portraits, que tableaux, que peintures.

La principale magie du Poë-

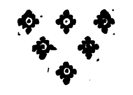
te consiste à exprimer des idées communes avec une grande magnificence de stile, ou avec une vérité de dessin, qui en remette, pour ainsi dire, les objets sous les yeux; c'est aux sens qu'il a toujours à parler. Les plus anciennes productions que l'on connoisse, celles d'Homère & des Livres sacrés, lui offriront de toutes parts, & sans mesure, des modèles de ce langage.

On conçoit, sans doute, qu'il ne s'agit, ni pour le Poëte, ni pour les Érudits, de parler toutes ces Langues. Il leur suffit de les entendre dans les

écrits qui nous en restent : mais les Militaires doivent parler passablement les Langues des pays limitrophes. L'Espagnol, l'Italien, l'Allemand & l'Anglois sont indispensables à un François destiné à la profession des armes par sa naissance ou par son éducation. Ceux qui se proposent de voyager, ou d'être employés dans les négociations, peuvent s'en tenir à l'Allemand pour tout le Nord, & à l'Italien pour tout le Midi.

Mais, pour finir par où j'ai commencé, si tous les membres du monde savant entendent bien leurs vrais intérêts,

ils doivent faire un traité tacite de ne communiquer leurs pensées, & de n'écrire qu'en une seule Langue, en une Langue qui soit morte. On a vu pourquoi j'ai donné la préférence au Latin. Sans cela il me semble que l'on eut dû se déterminer en faveur du Grec, à cause de la beauté de ses sons, de l'abondance de ses mots, de sa facilité à en faire, & de la richesse de ses tours.



HISTOIRE.

Après avoir exposé les moyens d'apprendre sûrement, promptement & facilement les Langues étrangères, passons à la manière de montrer l'Histoire & surtout de la faire retenir, ainsi que ses compagnes inséparables, la Géographie & la Chronologie.

Quoique ces Sciences paroissent être uniquement du ressort de la mémoire, il me semble néanmoins qu'on ne

dèvroit point obliger les jeunes gens à les apprendre par cœur (j'entends par là les obliger à retenir ou à rendre mot pour mot de mémoire, ce qu'ils auroient lû dans un livre ou entendu de quelqu'un). Cela accoutume si fort à être écho, que l'on court risque de n'être que cela le reste de sa vie. Moyennant quoi ceux qui ont une belle mémoire, toujours occupés de la multiplicité des faits, éxercent fort peu la faculté la plus précieuse de l'ame, le jugement; & se persuadent qu'avoir retenu une foule de mots, c'est posséder une longue suite d'idées.

D'un autre côté ceux qui retiennent difficilement, ſe trouvent accablés par le travail: quoique ſouvent de meilleurs eſprits que les premiers, voyant les belles mémoires bien accueillies, ils entrent en défiance de leurs propres forces, & n'oſent pas même ſoupçonner qu'un bon jugement eſt fort au-deſſus d'un beau récit.

Manière d'apprendre l'Hiſtoire, qui me paroît la ſeule vraie.

La manière d'enſeigner l'Hiſtoire, qui me paroît la plus efficace, la plus douce, la moins gênante, la plus à portée de tous les eſprits, conſiſteroit à faire lire dans un bon Auteur, un morceau d'Hiſtoire

On suivroit le même plan pour la moderne.

ancienne, sacrée ou profane; en commençant à l'origine du monde. Le Professeur, en le résumant, le développeroit, le présenteroit sous de nouveaux jours, expliqueroit tous les mots qui ne seroient pas communs (& ils sont en grand nombre pour ceux qui ont peu d'expérience), ayant un très-grand soin de ne pas employer, dans ses explications, des mots qui demanderoient eux-mêmes d'être expliqués (*a*). Il diroit

(*a*) C'est même la principale raison, pourquoi la plûpart des Livres & des conversations, sur ce qui n'est

la Chronologie de chaque événement particulier dans la leçon présente ; il montreroit sur le Glôbe ou sur les Cartes géographiques, les lieux où se passeroit chaque action ; il en diroit le nom ancien & moderne, latin & françois : ne se permettant jamais d'expliquer rien, qui ne fût amené par la nécessité des circonstances actuelles.

Il faudroit donc qu'il y eût toujours, dans la classe d'Histoire, des Sphères, des Glôbes,

pas d'un usage commun, sont si inutiles à ceux qui lisent ou qui écoutent.

des Cartes géographiques terrestres & marines, des Tables chronologiques, des Eſtampes des principaux événemens de l'Hiſtoire & des imaginations de la Fâble, des portraits gravés de tous les grands Hommes & des perſonnages fameux, où feroient écrits le lieu de leur patrie, l'époque de leur naiſſance, le genre de talent qui les a le plus caractériſés, & le tems de leur mort.

On en va bientôt dire la raiſon.

Je ne voudrois pas même qu'on y oubliât de petits vaſes, dont chacun contiendroit deux petites portions de chaque métal, une qui le feroit voir tel

qu'il eſt dans la mine, & l'autre le montreroit mis en œuvre. On dèvroit y trouver auſſi des échantillons des principaux terreins, du tuf, de la glaiſe, de l'argile, &c. ainſi que des principaux minéraux, tels que l'alun, le vitriol, & beaucoup d'autres qu'il ſuffit ici de faire imaginer.

Ce n'eſt pas qu'il fallût ici expliquer toutes ces matières aux Élèves, comme un Chimiſte ou un Profeſſeur d'Hiſtoire naturelle; mais s'en tenir uniquement à ce qu'il y auroit de plus ſenſible, comme la couleur, la dureté ou la mol-

maintien aiſé, ſe ſert de mots & non de phraſes, narre avec clarté, s'explique ſans embarras, oublie les liaiſons des mots & en met dans les faits, elle connoît tout ce qui eſt d'uſage, & elle eſt modeſte.

Un Écolier ordinaire, accoutumé à ſe permettre tout avec ſes camarades, ne ſait plus ce qu'il faut ſe permettre devant le monde. Il eſt gauche, décontenancé, articule mal, cherche ſes mots, conte ſans ordre, il eſt plein de *car* & de *mais*, veut tout lier, ne lie rien, fait des phraſes & ſe croit un habile homme. Qui ne

ſeroit pas inſtruit de nos intentions, s'imagineroit que le frère a fait ſes études, pour être à ſa ſœur un objet de ridicule.

On ne trouve ce jeune homme ſi gâté, que parce qu'il a toujours vû, dans ſes claſſes, applaudir à des phraſes nombreuſes & bien cadencées; on l'a toujours fait parler comme on ne parle point; il a pris du françois extraordinaire pour du beau françois.

On lui a mis cependant entre les mains, des Auteurs pleins d'eſprit & d'idées très-fines; il ne les entendoit pas, & n'étoit point à portée de les enten-

dre. Il n'avoit ni assez vécu, ni assez éprouvé, ni assez réfléchi. Comment juger de la finesse d'une pensée, si on ne connoît ni les mœurs ni le cœur humain ? Comment apprécier la justesse d'une comparaison, quand on ne sait ni les choses comparées ni leurs rapports ?

Suivant la méthode que j'indique ici, on commence par meubler la tête d'idées ou de faits, on en fait entendre les mots propres, on apprend à les énoncer avec un ton simple, uni, & avec la prosodie des hommes éclairés qui vivent dans le monde, à les lier avec ordre, à y re-

marquer les principales circonſtances, comme le tems, le lieu, les uſages les plus communs,&c.

Que l'on y faſſe attention. C'eſt l'aſſemblage de tous ces accidens qui donne de la mémoire ſans travail. Un fait iſolé, qui n'eſt ſoutenu par rien, n'eſt qu'un poids dans la tête; accompagné de ces circonſtances, c'eſt un tableau qui occupe.

Quand le Profeſſeur d'Hiſtoire aura fini ſon explication, il fera parler quelqu'un des Élèves ſur le même ſujet; commençant, après quelques conférences, par un de ceux dans leſquels il aura remarqué une plus

grande facilité de s'énoncer, en lui disant de raconter le trait d'Histoire proposé ou de discourir dessus, de la même manière précisément qu'il rendroit compte d'un petit événement passé entre ses camarades, ou dont il auroit entendu parler dans le monde.

Ce seroit alors qu'on lui feroit remarquer avec douceur les vices de son ton & de sa prononciation, l'impropriété des termes, les endroits où il faudroit un peu suspendre la voix, le désordre de la narration, &c.

Ainsi il entreroit pour quelque chose dans la composi-

tion de cette Hiſtoire ; n'étant guères poſſible, quand on n'apprend point par cœur, que de retenir le fond d'une lecture ou d'un entretien. Il ne manqueroit donc guères de lui échapper quelques réfléxions particulières, quelques faux jugemens, quelques gentilleſſes, qui indiqueroient mieux que toute autre manière, ſon état actuel, ſa capacité, ſon eſprit, ſes diſpoſitions, ſes penchans.

Les caractères ne ſortent bien que dans la liberté, & cette manière d'inſtruire en auroit toutes les apparences. Une claſſe ne ſeroit plus qu'un endroit où l'on

reçoit de bons conseils, & non pas un lieu où l'on paie un tribut.

Pour se convaincre enfin que ceci est la vraie méthode de trouver de la mémoire, ou plus ou moins d'esprit dans tous les Élèves, & de ne-pas désespérer ceux qui en ont ou qui en montrent peu, je supplie que l'on considére attentivement ce que je vais dire. Tous ceux qui racontent, dans leur langage & à leur manière, ce qu'ils ont vû ou ce qu'ils ont entendu, ne paroissent jamais manquer de mémoire ni s'en plaindre.

Raison de ce fait.

Quand un homme conte à sa façon, il compose toujours un

peu, il produit des idées, il rend compte des impreſſions qu'un diſcours ou une action lui a fait, ainſi que des idées & des raiſonnemens que cela lui a occaſionné. On ſait que les hommes différens ſont différemment affectés; que l'ordre, le nombre, la force, la qualité de leurs affections, ont un rapport très-intime avec la conſtitution intérieure de leur corps: C'eſt pourquoi on a ſouvent beaucoup de mémoire pour certaines choſes, & point du tout pour d'autres. Les perſonnes d'un grand jugement retiennent tout d'une bonne converſation

ou de la lecture d'un bon livre, & très-souvent ils n'en savent pas un mot. J'ai vû des esprits au-dessous du médiocre, réciter par cœur tout Horace & Virgile.

Si l'on fait réciter un trait d'histoire ou un événement, on expose alors la manière d'un Auteur, ses affections ou ses impressions particulières, & non pas celles que l'on a à soi; c'est de l'esprit & de la raison par cœur.

Or il paroît très certain que l'on doit toujours parler mieux & plus sûrement de ce que l'on sent, que de ce que les autres

autres ſentent. Par conſéquent, dans les entretiens ſur l'Hiſtoire, il ne faudroit éxiger des Élèves que le récit de la ſubſtance des faits. On y ajouteroit celle des réfléxions de l'Auteur, quand on les ſentiroit aſſez avancés pour cela : car les penſées & les réfléxions des hommes ſont auſſi des faits.

Cette petite compoſition les feroit un peu entrer en eux-mêmes, les engageroit à produire quelques idées, à chercher des expreſſions, & à mettre de la ſuite dans leurs diſcours. Moyennant quoi le Profeſſeur auroit occaſion, ainſi que je l'ai déja

dit, de fournir des mots plus propres, des constructions plus claires ou plus élégantes, une prosodie plus éxacte, &c. il n'y pas jusqu'au son de voix, qui ne puisse se modifier par imitation.

Cependant, pour l'émulation, on laisseroit apprendre par cœur ceux qui le voudroient; ou, comme les vers sont plus aisés à retenir que la prose, on pourroit éxiger que chaque Élève apprît tous les jours huit ou dix vers de Boileau, ou de quelqu'autre de nos grands Poëtes. On conseilleroit à tous de retenir éxactement les belles expres-

ſions, les beaux portraits ou les belles deſcriptions qu'on leur feroit remarquer; louant ceux qui y auroient réüſſi ou travaillé à y réüſſir, mais ayant encore plus d'égards pour ceux qui en auroient bien rendu d'eux-mêmes la ſubſtance ou pénétré les beautés.

Les Élèves, dont la mémoire feroit ingrate, à force d'entendre parler avant eux ceux qui en auroient beaucoup, en retiendroient infailliblement quelque choſe; &, ſans doute, leur jugement n'en feroit que mieux ſes fonctions. Si on ajoutoit à cette conduite celle du Pro-

feſſeur de Langue qui ſuccèderoit immédiatement, & feroit expliquer ou traduire dans une Langue étrangère ce qu'ils viendroient d'entendre, je ne vois pas comment il ſeroit poſſible de l'oublier : en y joignant l'attention de ne pas donner de longs devoirs, mais d'éxiger qu'ils fuſſent bien travaillés.

MATHÉMATIQUES.

La partie d'étude qui achèveroit de développer les diſpoſitions de chaque Élève, ſeroit

inconteſtablement celle des Mathématiques. Autrefois que l'on avoit vû, & que l'on avoit réellement affecté de laiſſer des myſtères ſur tout, on s'étoit perſuadé qu'il falloit pour ces Sciences des eſprits d'une trempe ſingulière. Depuis que la clarté eſt une qualité eſſentielle, même dans les meilleurs Ouvrages, & qu'un bon livre, obſcur ou myſtèrieux, eſt aſſez communément un livre oublié ou inconnu, cette opinion, vraie il y a cent ans, n'eſt plus aujourd'hui qu'un faux préjugé.

Ce paradoxe a été porté au plus haut point de démonſtra-

tion qu'on puisse désirer ; & l'on est convenu enfin, convaincu par l'évidence des raisons & des faits, que de toutes les Sciences qui parlent à la raison, les élémens des Mathématiques, proposés convenablement, étoient ce qu'il y a de plus à portée du commun des hommes, de la première jeunesse, & même de l'enfance.

On ne l'a pas seulement démontré théoriquement, dans un discours fait exprès sur cette matière (*a*) ; cela a encore été

(*a*) Discours sur l'étude des Mathématiques, où l'on fait voir que les

éxécuté dans les *Institutions de Géométrie*, publiées depuis plusieurs années.

Cet Ouvrage est devenu classique dès sa naissance. Comme il est fondé sur l'observation, & plein de discussions philosophi-

enfans sont capables de s'y appliquer. On le trouve à la tête d'un autre Ouvrage du même Auteur, lequel en est proprement la réduction en pratique. Il a pour titre : *Institutions de Géométrie*, enrichies de notes critiques & philosophiques sur la nature & les développemens de l'esprit humain. A Paris, chez Debure, l'aîné, Quai des Augustins. 3e. édit. en 1757. 2. vol. *in*-8°.

ques ſur l'eſprit humain, en donner un extrait, ce ſera expoſer la méthode que nous croyons la plus naturelle, pour enſeigner les Mathématiques.

ſprit de t Ouage.

L'Auteur ne s'eſt pas ſeulement contenté d'y joindre la pratique à la théorie. « Pour » inviter encore les jeunes gens » à faire uſage de leur raiſon, je » m'entretiens, dit-il, avec eux » ſur les premiers objets de leurs » connoiſſances. J'eſſaye de leur » faire ſentir la commodité, le » beſoin ou même la curioſité » qu'il y auroit de ſavoir exé» cuter certaines opérations. » Quand ils y ſont bien pré-

» parés, je leur parle de la Pro-
» position ou du Problême,
» qui enseigne la manière de se
» tirer d'embarras. Cet artifice
» si simple sauve à une propo-
» sition son air étranger. Elle
» est mieux reçue, parce que
» l'on en connoît la nécessité.
« Je tâche de traiter la Géomé-
» trie avec une simplicité de
» discours & un ordre d'idées,
» qui ne laissent que le plaisir de
» l'attention, sans en faire sentir
» le travail. Il en est, en quel-
» que sorte, des Sciences com-
» me des manières. Mettez-y
» du faste, elles imposent &
» elles éloignent : mais, si vous

» descendez pour vous com-
» muniquer aux plus petits,
» vous les trouverez beaucoup
» plus grands que vous n'aviez
» crû.

» J'ai ménagé avec le plus
» grand scrupule les foibles
» facultés des commençans.
» Lorsqu'une démonstration
» m'a paru trop longue, d'une
» j'en ai fait quatre. Et, com-
» me il est difficile de se garan-
» tir de la fatigue, quand on
» cherche à se convaincre d'une
» vérité, je les livre tout-à-
» coup aux agréables éxerci-
» ces de la pratique. Ainsi une
» vérité, qui aura couté cinq

» ou ſix minutes d'attention, » fournira deux ou trois heures » d'amuſement.

Après avoir expoſé l'eſprit qui l'a conduit dans tout le cours de ſon Ouvrage, il en donne le plan de la manière ſuivante : « 1°. On s'y eſt pro» poſé de rendre la Géométrie » élémentaire acceſſible même » aux enfans ; il a fallu par » conſéquent ſe frayer de nou» velles routes. Pour cela on a » fait valoir le témoignage des » ſens autant qu'on l'a pu, » dans toutes les occaſions où » il a paru évidemment qu'il » étoit légitime. Lorſque l'on

Plan de ce travail.

» a pu substituer une vérité sen-
» sible, en la place d'une dé-
» monstration par lignes, on a
» préféré cette voie comme la
» plus lumineuse & la moins
» rebutante, sans négliger les
» démonstrations rigoureuses,
» afin de contenter tout le
» monde.

» 2°. On a établi un sistême
» de Propositions, tel que l'on
» pût résoudre par son moyen
» les Problêmes les plus utiles;
» les plus curieux, tous ceux
» enfin qui pouvoient donner
» le plus de goût pour la Géo-
» métrie. On a tiré ces Problê-
» mes de l'éxécution des Arts

» les plus communs & les plus
» familiers, ſur leſquels il n'eſt
» beſoin que d'ouvrir les yeux.
» 3°. Rien n'étant plus com-
» mode que de faire ſervir une
» vérité, dont on vient d'être con-
» vaincu, à la démonſtration
» de celle qui la ſuit immédia-
» tement; étant d'ailleurs aſſez
» ordinaire à celui qui étudie
» une vingtième Propoſition,
» d'avoir oublié la quatrième
» ou la huitième, toutes les Pro-
» poſitions de cet Ouvrage ont
» été déduites immédiatement
« les unes des autres. Ce qui
» n'avoit été éxécuté par qui
» que ce ſoit, ni ancien ni

» moderne. Aussi la plupart des
» livres de Géométrie, sont,
» pour ainsi dire, des tas de
» vérités & non pas des édi-
» fices.

» 4°. Cette génération de vé-
» rités, déduites immédiate-
» ment les unes des autres, m'a
» procuré l'avantage très-consi-
» dérable, d'avoir abrégé la
» Géométrie, sans en retran-
» cher rien de nécessaire. Où
» les autres emploient vingt
» Propositions, je n'en mets
» pas quatre. Voilà une grande
» économie de tems, & une
» diminution de travail tou-
» jours très-estimable; car

» on a bien autre chose à
» apprendre que de la Géo-
» métrie.

» 5°. On sentira l'importance
» de tout ce que je dis, quand
» on verra que je démontre
» tous les Problêmes de la Tri-
» gonométrie, sans avoir be-
» soin du calcul des sinus, ni
» même des triangles à côtés
» proportionels. Le moyen que
» j'ai employé paroîtra si sim-
» ple, qu'en moins de huit jours
» de Géométrie, on comprendra
» comment on peut détermi-
» ner les distances inaccessibles
» dans tous les cas possibles.
» M'étant proposé de me met-

» tre à la portée des enfans,
» ce moyen m'eſt tombé dans
» l'eſprit. On doit juger de ſa
» ſimplicité par mon deſſein.
» J'arrive à la réſolution de ces
» Problêmes (dont la théorie
» eſt aſſez difficile par les voies
« ordinaires) preſque dès l'en-
» trée de la Géométrie. Douze
» Propoſitions m'y conduiſent:
» encore, en chemin faiſant,
» ai-je réſolu un grand nom-
» bre de Problêmes utiles,
» que l'on ne trouve pas com-
» munément ailleurs. Après
« cela, on ne doit pas être ſur-
» pris de m'entendre dire, que
» ma Géométrie, plus étendue

que

» que beaucoup d'autres, ne
» renferme pourtant pas quaran-
» te Propositions à la rigueur.

» 6°. Enfin l'Ouvrage est ac-
» compagné de notes sur les
» développemens de l'esprit hu-
» main, sur la manière de se
» conduire à l'égard des enfans
» ou de la première jeunesse,
» afin qu'ils reçoivent des idées
» de la manière la plus propor-
» tionnée à leurs foibles fa-
» cultés.

L'Auteur suppose, comme on le voit, que les élémens des Mathématiques, proposés avec intelligence, sont très-accessibles à la première jeunesse, &

plus propres que toute autre Science au développement de la raison naissante. Il se persuade que l'on ne s'éloignera pas de sa pensée, si l'on considére que » nos sens sont en Géométrie » nos premiers maîtres, & qu'ils » conservent une grande auto- » rité dans toute la suite de nos » raisonnemens ; que tout ce qui offre aux enfans des tableaux ou des figures, de l'action, de la mobilité, a pour eux un merveilleux attrait ; principalement s'il s'y agit encore plus de voir & de toucher, que d'imaginer & de retenir. Or c'est ce qui arrive dès l'entrée de la Géo-

« métrie : Tracer une ligne, dé-
» crire un cercle, élever une
» perpendiculaire, mener des
» paralléles, tirer des tangentes,
» former des angles, les mesu-
» rer, les aggrandir, les dimi-
» nuer, faire une échelle ou un
» plan; toujours de l'action, tou-
» jours de l'amusement, & par
» conséquent toujours du pro-
» grès. On retient avec plaisir les
» leçons que le plaisir donne.

L'objet de la Géométrie étant perpétuellement sous nos yeux & sous nos mains, l'Auteur en conclut que cette Science doit entrer dans l'éducation de la première jeunesse, par l'avantage

ſingulier qu'elle a de ſe trouver par-tout, dans les meubles, dans les appartemens, dans les jardins, dans les campagnes, & même dans le ciel apparent. Effectivement les carreaux, les tables, les vitres, les plafonds, les portes, les plattes-bandes, les baſſins, les terres labourables, l'horiſon, le cours journalier du Soleil & de la Lune, offrent perpétuellement aux yeux des lignes, des parallèles, des quarrés, des palélogrammes, des poligones, des cercles.

Tout, dans la nature & dans la ſociété, retrace donc aux yeux les figures géométriques;

tout invite à compter, à calculer, à meſurer. Ainſi les principes ou les premières idées des Mathématiques n'ayant rien que de très-ſenſible & de très-palpable, l'Auteur ſe croit très-bien fondé à penſer, que l'Arithmétique & la Géométrie ſont beaucoup plus à portée de la première jeuneſſe, que la Grammaire dont on leur fait commencer l'étude dès ſix ans.

La raiſon en eſt, ſelon lui, que les premiers mots qui ſe préſentent aux enfans dans la Grammaire, leur ſont totalement inintelligibles, & même à la plûpart des hommes faits : Ce ſont

des abſtractions qui demandent des combinaiſons d'idées très-fines, que l'on ne retrouve nulle part tracées ſur les objets matériels, première origine de nos connoiſſances. Un genre, un cas, un ſubſtantif, un verbe, un ſupin, un ablatif, expriment des êtres d'une Métaphyſique très-déliée. On ne ſauroit les montrer aux enfans. Dans l'infinité des objets, dont ils ſont environnés, il n'y en a pas un ſeul modéle.

C'eſt bien autre choſe en Mathématiques. L'idée d'un objet en précède toujours le nom. » Voyez-vous, dit-on à un en-

» ſant, le trait A B A———B ?
» C'eſt une ligne droite. Son
» ame eſt pénétrée de cette idée
» comme la mienne. Il en re-
» marque les extrémités A, B,
» tout auſſi bien que moi; il ne
» lui faut que des yeux.

» Tirons encore ſous ſes yeux
» la ligne droite
» C A, laquelle
» rencontre la
» droite A B au point A, & de-
» mandons-lui s'il n'apperçoit
» pas, au point A, une eſpèce
» de coin, une ſorte d'encognû-
» re ? Il n'eſt pas embarraſſé un
» ſeul inſtant. Je lui dis que ce-
» la s'appelle un *angle*. La poin-

» te A en eſt le *ſommet*, les li-
» gnes droites C A, A B, en ſont
» les *côtés* ; il entend tout. Je
» continuë ſur ce plan d'aſſem-
» bler dans ſon eſprit toutes les
» idées élémentaires, qui doi-
» vent ſervir à la conſtruction du
» corps de doctrine que je me
» ſuis propoſé.

Après cette comparaiſon l'Au-
teur ſe perſuade, que l'on doit
bien concevoir « la différence
» prodigieuſe qu'il y a, entre les
» principes abſtraits & métaphy-
» ſiques de la Grammaire, &
» ceux de la Géométrie qui ſe
» font appercevoir dès la pre-
» mière fois que les yeux
s'ouvrent

» s'ouvrent à la lumière.

Il faut donc reconnoître que les Mathématiques doivent entrer dans la première éducation ; » en ce qu'elles sont fort pro-
» pres à donner de la consistance
» à nos idées, par la méthode
» que l'on y suit constamment
» de ne parler que de ce que
» l'on conçoit. De plus, on y
» apprend la plus excellente de
» toutes les Dialectiques ; c'est la
» Dialectique même en œuvre :
» car la meilleure voie d'ap-
» prendre à raisonner, est de
» raisonner toujours éxacte-
» ment, comme l'on fait en
» Géométrie. De bons Tableaux

« valent beaucoup mieux qu'un
» Traité de peinture. Une action
» juste est fort au-dessus d'une
» maxime de morale. Celui qui
» raisonne bien, est donc fort
» au-dessus de celui qui sait
» bien les règles du raisonne-
» ment.

Il seroit inutile d'objecter à l'Auteur, que dans la première jeunesse, & encore moins dans l'enfance, l'on n'est pas en état de suivre un raisonnement. Les enfans raisonnent très-bien sur leurs petits intérêts ; ils apprennent facilement à jouer à des jeux, qui demandent des combinaisons assez fines. Ce qui

prouve leur capacité de lier des idées : d'autant plus que les raiſonnemens, dans les commencemens de la Géométrie, ſont d'une ſimplicité qui ne demande aucune réfléxion. Preſque tous ſont ſemblables à celui-ci : *Deux Hommes qui ont chacun une toiſe, ſont égaux en hauteur.*

De peur qu'on ne donne dans la Géométrie abſtraite, (ce qui n'arrive que trop ſouvent aux Maîtres, qui connoiſſent peu les développemens de l'eſprit humain) il recommande fréquemment, que l'on faſſe remarquer aux jeunes gens les

idées géométriques ſur le premier objet qui tombera ſous les mains ; ſur une règle, ſur un livre, ſur une table. Il penſe qu'on ne doit jamais faire une définition aux enfans, ſans avoir auparavant bien expoſé à leurs yeux la choſe que l'on définit. Le nom ne doit aller qu'après l'idée, puiſqu'il n'a été établi que pour la réveiller. Par éxemple, ſi on leur parle d'*horiſon*, il conſeille de ne leur » en faire l'explication que » dans une belle plaine. Les » yeux y ſont naturellement » portés à conſidérer ce cercle » apparent, qui unit le Ciel à

Modèle de définition.

» la Terre ; c'eſt ce que l'on
» appelle *le cercle de l'horiſon*,
» ou ſimplement *l'horiſon*. Du
» point, où l'on voit règner
» tout autour de ſoi cette cir-
» conférence, la Terre paroît
» toute plate, c'eſt-à-dire uni-
» formement étendue ; cette
» apparence a été nommée *le*
» *plan de l'horiſon*. Quand un
» aſtre, un nuage, un vaiſſeau,
» paroît ſortir de deſſous ce
» plan, on dit que l'aſtre eſt à
» l'horiſon ; & qu'il eſt ſur l'ho-
» riſon, quand il monte au-deſ-
» ſus ; qu'une ligne eſt *horiſon-*
» *tale* ou parallèle à l'horiſon,
» quand elle ne s'approche pas

» de ce plan plus d'un côté que
» de l'autre. Les bras d'une
» balance en équilibre, sont
» fort propres à donner l'idée
« d'une ligne sensiblement ho-
» risontale.

« Ce sont toutes ces circons-
» tances, ajoute l'Auteur, qui
» font que les Élèves prennent
» des idées bien distinctes des
» choses. Avec les commen-
» çans il faut décrire & non
» pas définir. Une bonne défi-
» nition, étant ordinairement
» le résultat d'une longue ex-
» périence, & d'une combinai-
» très-fine d'idées fort profon-
» des, est fort au-dessus de la

» portée des jeunes gens, & mê-
» me de la plupart des hommes
» faits: au lieu qu'une descrip-
» tion ressemble à un tableau,
» qui ne demande que des
» yeux.

Voilà un modèle, dont l'Auteur propose l'imitation dans toute sorte de définitions; & il insiste sur ce que l'on ait soin d'accoutumer les enfans "à
» remarquer que nous ne con-
» noissons les *grandeurs* ou les
» *quantités* que par comparai-
» son. Ce qu'il est très-facile,
» selon lui, de leur faire
» entendre, en leur proposant
» des questions sur la grandeur

» ou la petiteſſe des premiers
» objets, que l'on aura ſous les
» mains ou ſous les yeux. Ils
„ ne manqueront pas de répon-
„ dre qu'une table eſt trop hau-
„ te, parce qu'ils ne ſauroient
„ y atteindre; que le grain que
„ l'on donne aux oiſeaux eſt
„ fort petit, qu'ils en met-
„ troient plus de mille dans
„ une main. Ainſi leur corps
„ ou leur main ſont les termes
„ de la comparaiſon. C'eſt là-
„ deſſus qu'ils meſurent l'éten-
„ due des autres corps.

A meſure qu'on leur fera découvrir une vérité, on leur fera (l'inſtrument devant les

yeux) la deſcription des machines, propres à en faire voir l'utilité, ou à la confirmer par l'expérience. Cet appareil, qui frappe beaucoup les ſens, & qui donne lieu aux enfans de s'agiter, a pour eux un attrait inconcevable. D'ailleurs, comme c'eſt la pratique des vertus qui fait l'honnête-homme, & non leur ſimple connoiſſance, c'eſt auſſi la pratique des vérités reconnues, qui rendent l'eſprit ferme ſur ſes principes.

C'eſt pourquoi l'Auteur conſeille fortement " que l'on „ mette fort ſouvent les inſtru„ mens de Géométrie pratique

„ entre les mains des Élèves.
„ Le continuel usage qu'ils en
„ feront, leur donnera beau-
„ coup d'adresse ; parce que
„ l'on aura occasion de leur
„ faire remarquer les négligen-
„ ces qu'ils pourroient y com-
„ mettre, & je ne sais com-
„ bien de petites attentions,
„ d'où dépend toute la justesse
„ d'une opération.

„ Ce que je dis ici, continue
„ l'Auteur, doit être très-
„ sérieusement considéré, à
„ l'égard des enfans ou des
„ jeunes gens destinés à l'état
„ Militaire. On n'a pas tou-
„ jours des Ingénieurs avec

„ soi ; la tête leur tourne quel-
„ quefois sous le feu de l'en-
„ nemi ; ils peuvent être tués
„ ou blessés. Néanmoins le
„ tems presse, il faut se loger
„ ou être passé par les armes.
„ C'est alors qu'un Officier ins-
„ truit montrera avec distinc-
„ tion son savoir-faire. Prévenu
„ des endroits d'où peut venir
„ le feu de l'ennemi, ou le dé-
„ couvrant assez facilement par
„ son habitude à l'application,
„ il donnera à son logement une
„ direction sûre ; il sera redeva-
„ ble à ses lumières de la con-
„ servation de sa vie, & de cel-
„ le des Soldats qu'il aura sous
„ ses ordres.

» La Théorie n'eſt qu'une
» pratique anticipée ; ſouvent
» elle devance l'expérience, &
» toujours elle la perfectionne :
» C'eſt une connoiſſance réflé-
» chie de ce que les gens ſenſés
» de notre métier ont fait avant
» nous, ou de ce qu'ils auroient
» pu faire dans des cas pareils à
» ceux où nous ſommes, & à
» ceux où nous pouvons nous
» trouver. Je n'ai que faire,
» ajoute-t-il, de prouver ce que
» j'avance aux perſonnes éclai-
» rées. Pour celles qui n'ont de
» foi qu'à l'expérience actuelle,
» je les appelle à l'expérience
» même. *Aléxandre* étoit fort

» éclairé, *César* l'étoit peut-
« encore plus, & *Luçullus*, au
» sortir de son cabinet, bat
» *Mithridate*, qui avoit vieilli
» sous les armes.

» Présentez à l'éxécution un
» homme déja préparé par une
» bonne Théorie, je conviens
» qu'il ressemblera d'abord à
» ceux qui n'ont jamais mis
» la main à l'œuvre: mais, quand
» il aura eu le tems de se recon-
» noître, un coup d'œil lui tra-
» cera dans le même tableau,
» tout ce que l'on fait & tout
» ce que l'on doit faire. Celui
» qui ne roule que dans le cer-
» cle étroit de son expérience,

» voit, peut-être, ce qui ſe paſſe » à ſon poſte ; au de-là, c'eſt un » nuage. Mais un homme, rem- » pli de connoiſſances, eſt, pour » ainſi dire, à tous les poſtes, il » n'eſt nouveau nulle part. Vous » le changez de ſituation ? Il a » dans ſa tête un inſtrument qui » va à tout. Il prendra ſa réſolu- » tion des circonſtances mêmes. » L'Art de penſer reſſemble à » tous les Arts, c'eſt un métier. » On ne trouve pas de grandes » difficultés à faire ſur le champ » une choſe qu'on a toujours » faite.

On voit par-là combien l'Auteur eſt attentif, à ce qu'on ne

néglige jamais de dire toujours quelque chofe aux Élèves de l'efprit de la découverte qu'on leur explique, pourquoi & comment on y a été conduit. Autrement, une leçon de Mathématiques eft une fuite de Propofitions ou de Théorêmes, qui ne paroiffent démontrés que pour faire preuve de la fagacité de l'efprit; ce qui eft beaucoup plus capable de faire perdre courage aux commençans, que de les animer au travail.

Il lui a toujours paru qu'il valoit mieux, & qu'il étoit plus naturel d'exciter les hommes au travail, par l'utilité qui peut leur

en revenir. Il eſt donc à propos de faire enviſager par quels progrès, & à quelle occaſion on a pû ſe porter à de pareilles recherches. Alors on n'entendra plus faire cette queſtion ſi ordinaire & ſi raiſonnable : *à quoi cela mène-t-il?*

Que l'on n'aille pas ſur-tout imiter ici le P. *Dechales* ni M. *Ozanam*, qui ont indiqué, dans leur Géométrie, des uſages qui ſuppoſent des connoiſſances dont on n'eſt pas prévenu. Telle Propoſition, diſent ces Auteurs, eſt d'uſage dans la Perſpective, la Gnomonique, l'Aſtronomie, la Navigation, &c. toutes Scien-

ces

ces inconnues à ceux qui étudient les élémens de Géométrie. La pratique des Arts les plus communs & les plus familiers offre un grand nombre de cas, où l'on peut appliquer la Géométrie élémentaire : une levée de terre, un rempart, un foſſé, un canon, ſont des objets qui ſe montrent de tous les côtés. C'eſt là-deſſus, ou ſur quelque choſe d'auſſi commun qu'il faut faire ſes applications.

En faiſant remarquer aux commençans, que la Géométrie ſe retrouve par-tout, on lui fera perdre l'injuſte réputation, que des eſprits oiſifs & ſuperfi-

ciels s'efforcent de lui donner, d'être une Science isolée qui n'entre point dans le train ordinaire de la vie; tandis qu'elle brille de toutes parts aux yeux qui savent l'appercevoir. En un mot, nous avons une Géométrie naturelle; la réfléxion l'a étendue; les découvertes ont été réduites en méthodes infaillibles; les ouvriers s'en sont mis en possession, & ils les éxécutent, comme nous en jouissons, souvent sans y rien comprendre.

Ainsi, quoiqu'on n'en soit qu'à la Géométrie, s'il se présente une vérité de Physique, dont l'explication soit nécessaire pour

entendre l'uſage d'un Théorême, on ſe gardera bien de la renvoyer à un autre tems ; c'eſt là préciſément ſa place. On l'a dit, il y a fort long-tems, & cela eſt très-vrai, que pour bien ſavoir une choſe, il falloit en ſavoir mille. Faites intervenir, ſi vous le pouvez, toute la nature ; montrez-là ſous les aſpects, & par les côtés où il eſt facile de la ſaiſir : Des obſervations de Phyſique, faites à l'occaſion d'une démonſtration ou d'une vérité géométrique, démontrent ce qui peut avoir déterminé les hommes à la recherche de cette vérité, & c'eſt-là produire au

grand jour l'eſprit d'invention. Une tête remplie d'idées eſt encore peu de choſe, en comparaiſon de celle qui poſſéde l'art d'en acquérir.

A la vérité l'uſage n'eſt pas de donner de la Phyſique à des enfans ; il faut le changer. Des Phyſiciens ne ſont que des hommes, qui obſervent les opérations de la nature, & qui en tirent des conſéquences. On ne ſauroit commencer de trop bonne-heure à expliquer aux jeunes gens les propriétés des corps les plus ſenſibles. Il n'y a rien qui ſoit plus à leur portée. Le goût des expériences les ſaiſit.

Après cela ils veulent tout éprouver. C'eſt le plus ſûr moyen de les prévenir contre ce faux eſprit de ſyſtêmes métaphyſiques, qui n'a règné que trop long-tems, & dont je vois que l'on a tant de peine à ſe défaire. Les eſprits vifs & impatiens, ceux qui ſont dominés par leur imagination, ont une violente diſpoſition à donner dans cet excès. Ils craignent que les expériences ne demandent beaucoup de travail & d'application. Il eſt plus facile d'imaginer.

Cependant il eſt très-aiſé de comprendre, que la nature ne doit point aller ſuivant nos

idées, mais que nos idées doivent se conformer aux avis de la nature. Faut-il donc un si grand appareil pour l'interroger ? Les boutiques des Artisans sont-elles inaccessibles ? Voilà où elle se montre sous toutes les formes, & qu'elle parle à tous nos sens. Les Arts & les Métiers offrent une multitude innombrable d'expériences, variées à l'infini, très-fines & très-recherchées. Les premiers besoins de la vie, l'intérêt & le luxe en sont les Auteurs. La boutique de l'Horloger, du Luttier, du Graveur, de l'Orfêvre, du Lapidaire, du Menuisier; celle du

Nécessité d'un professeur d'Arts & de Métiers.

Tourneur, du Lunettier, du Miroitier, du Sculpteur, de tous ceux qui travaillent ſur les métaux; l'Attelier du Peintre & de l'Architecte, l'Amphithéâtre de l'Anatomiſte & le Laboratoire du Chimiſte, en un mot, tous les endroits où l'on éxerce les Arts utiles & les Arts de goût, en apprendront plus en ſix mois aux enfans, dont l'éducation eſt bien conduite; qu'ils ne feroient pendant toute leur vie, en ſuivant la ſtérile méthode de leur remplir la tête de mots, qu'ils rougiroient ſouvent de prononcer dans le commerce de la vie.

On ſe renferme, avec une eſpèce de myſtère, dans une chambre, pour prouver la peſanteur de l'air & ſon reſſort. L'appareil de l'expérience, les machines qui y ſervent, la dextérité qu'elles éxigent, en impoſent à l'eſprit; il perd ſon activité. Vous n'avez qu'à ſortir, & montrer les nuages qui nagent dans l'air; voilà ſa peſanteur prouvée. Faites remarquer un balon qui ſaute, ou frappez ſur une veſſie pleine d'air; on voit ſon reſſort. Je crois qu'il n'y a point de meilleur cabinet pour l'éducation, que le vaſte ſpectacle de la nature. Les expérien-

ces

ces y ſont toutes faites ; il n'y a qu'à les obſerver.

Cette union de la Phyſique avec la Géométrie ne doit jamais être rompue. Conſervons l'alliance de ce que la nature a joint ſi intimément. La Géométrie pure n'eſt qu'une Phyſique abſtraite. En reſtituant ce qu'on lui a ôté, nous la verrons paroître ſous ſa forme naturelle, bien revêtue des qualités ſenſibles. Sous cette apparence elle rentrera dans l'ordre des choſes ordinaires ; & le premier eſſai de nos réfléxions nous convaincra, que tout ſe réduit, dans le commerce de la vie, à calculer.

mesurer ou comparer.

La Géométrie, ainsi rapportée à nos usages, nous conduira naturellement à la Fortification, cet Art malheureusement nécessaire & un de nos plus pressans besoins. « On peut, dit l'Auteur, » enseigner aux enfans la prati- » que de la Fortification presque » toute entière. Tirer une ligne » droite, la couper en plusieurs » parties égales, élever une per- » pendiculaire, mener des paral- » lèles, former des angles, cons- » truire un poligone, &c. avec » cela on peut leur faire éxécuter » un grand nombre d'opérations » de Fortification. Mais que l'on

» fasse tout cela en parlant à leur
» raison. Quoique la théorie de
» cette Science soit assez simple,
» on ne sauroit croire avec quel-
» le négligence on l'enseigne. A
» en juger même par la plupart
» des livres modernes, qui ont
» paru sur cette matière, il sem-
» ble que ce soit une pure rou-
» tine. On montre à fortifier se-
» lon les sistêmes du Chevalier
» de Ville, du Comte de Pagan,
» du Maréchal de Vauban, &c.
» sans remonter aux raisons qui
» ont déterminé ces Ingénieurs
» célèbres, à suivre une route
» différente de celle de leurs
» prédécesseurs. On en dit bien

» quelque chose en général ;
» mais ce ne sont point les gé-
» néralités qui instruisent. Il faut
» entrer dans le détail, & ne pas
» s'imaginer qu'un Flanc plus ou
» moins couvert, soit ce qui ca-
» ractérise les différens sistêmes
» de Fortification, comme on a
» coutume de le persuader aux
» jeunes gens. Question, au
» fond, qui est d'une assez pe-
» tite conséquence.

» Ce qui distingue un homme
» d'un autre homme, un esprit
» d'un autre esprit, c'est la ma-
» nière d'envisager un objet par
» ses différentes faces, de sup-
» primer ou d'ajouter suivant le

» besoin, de soutenir ce qui étoit
» déja établi, ou de le détruire
» par de nouvelles raisons, fon-
» dées sur de bonnes obser-
» vations physiques. Voilà ce
» qui apprend à penser. Cette
» ligne doit avoir tant de toises,
» on peut faire cet angle de tant
» de degrés ; que la raison suive
» le précepte. Rendez compte
» de tous les mouvemens du
» compas & de la règle. On n'y
» prend pas assez garde. Après
„ deux ou trois mois de Forti-
„ fication, les jeunes gens mon-
„ trent des plans bien lavés,
„ bien coloriés. On se récrie sur
„ la propreté & la symétrie du

„ deſſin. Les couleurs, avec
„ leſquelles on en détache les
„ différentes parties, ſont éten-
„ duës avec beaucoup d'art,
„ elles ne ſauroient être mieux
„ fondues, plus adoucies ni
„ plus petillantes. Mais deman-
„ dez à celui qui a conſtruit ce
„ plan ſi brillant, pourquoi il a
„ ſuivi telles & telles propor-
„ tions? Quels ſeroient les in-
„ convéniens d'y déroger? On
„ vous répond que ce ſont les
„ véritables proportions du ſiſtê-
„ me que l'on a ſuivi, que M.
„ de Vauban s'eſt conduit ſur
„ ces principes. On n'en ſait pas
„ davantage. Toute ſa ſcience

„ ſe réduit donc à ſavoir tirer „ des lignes & à étendre des „ couleurs.

„ Cependant on n'étend véri- „ tablement ſes connoiſſances, „ qu'à proportion que la raiſon „ eſt éclairée. On peut toujours „ ſoupçonner la ſolidité de ce „ que l'on ne fait que par rou- „ tine. J'en produirai un éxem- „ ple fort connu à ceux qui ſa- „ vent un peu les élémens de „ Géométrie. Une homme dit „ qu'il a une méthode, fondée „ ſur la pratique, d'inſcrire un „ poligone régulier de quinze „ côtés dans un cercle quelcon- „ que; que cette méthode lui

„ réussit toujours ; & que, pour
„ s'en convaincre, on n'a qu'à
„ en faire l'épreuve. Mais, à
„ moins qu'on ne soit fort stilé
„ dans ces opérations, on sait
„ que, sur dix tentatives, sou-
„ vent il n'y en a pas une qui
„ réponde juste à toute rigueur.
„ Ainsi, à ne s'en tenir qu'à l'ex-
„ périence, il y a, pour le moins,
„ neuf degrés de certitude con-
„ tre un, que la méthode pro-
„ posée n'est point éxacte.

„ Je ne vois qu'un moyen ici
„ de lever tous les doutes, de
„ rassurer la main du Praticien,
„ & de le faire revenir cons-
„ tamment sur ses pas ; c'est d'é-

„ clairer ou de convaincre ſon
„ entendement, par une dé-
„ monſtration bien complette.
„ Alors, quand il ne réuſſira
„ pas, il n'y aura plus moyen de
„ s'en prendre à la méthode,
„ mais uniquement à la manière
„ de s'en ſervir. Il eſt donc clair
„ qu'il faut donner des raiſons
„ de tout. Cela tranquilliſe l'eſ-
„ prit, & fait un fond pour
„ l'imagination, qui travaille
„ enſuite ſur ces modèles.

On conçoit bien que les rai-
ſons doivent être proportion-
nées aux forces acquiſes des
Élèves. Les bons eſprits voient
les bornes où ils doivent s'arrê-

ter. S'ils ont, par éxemple, à expliquer à des enfans un effet aussi commun & aussi fréquemment visible que celui de la réfraction (*a*), ils ne leur parleront pas des densités des différens milieux, & encore moins des loix géométriques, qu'observe cet effet de la nature : mais ils pourront leur faire distinguer à l'œil, que les rayons, qui partent du fond du vase, se plient au dessous de

(*a*) On voit, à chaque instant, les enfans & les femmes remarquer, que le fond d'une bouteille de verre s'élève aux yeux, quand on le remplit d'eau ; & qu'après l'avoir vuidée, il paroît être descendu.

leur premiere direction, dès qu'il vient à être rempli d'eau : Et ils saisiront cette occasion, pour expliquer des effets qui tiendroient du merveilleux, si on n'en connoissoit pas cette cause prochaine ; par éxemple, pourquoi le Soleil pourroit paroître se lever deux ou trois fois dans le même jour. Ce qui est très-propre à corriger le penchant naturel de l'ame, qui nous porte à admirer tout ce que nous ne comprenons pas.

Quand on sait un peu manier l'esprit humain, avec les effets les plus communs on peut expliquer les plus extraordinaires.

L'ombre d'une boule peut ſervir à faire connoître aux enfans la cauſe générale d'une éclipſe. L'expérience s'en fera, pendant la nuit, d'une maniére très-marquée. En éloignant un flambeau d'une boule & l'approchant enſuite, ils verront alternativement l'ombre croître & diminuer.

Mais, dans l'explication d'un effet rélatif à quelque Science particulière, l'on aura un très-grand ſoin de ne jamais employer les termes de l'Art ; à moins que ceux à qui l'on parle, ne ſoient familiariſés avec les idées attachées à ces termes ; donnant

toujours la définition ou la phrase au lieu du mot. J'obſerverai même que c'eſt un défaut, où l'on ne tombe que trop ſouvent dans la converſation, lorſque l'on diſcourt ſur des effets qui ſont du reſſort de quelque Science. On prononce une foule de mots inintelligibles à ceux qui écoutent, qui ne ſont pas obligés d'être du métier. De tout ce qui peut entrer dans les converſations ordinaires, il n'y a rien que l'on ne puiſſe rappeller à des idées très-ſenſibles, que l'on peut toujours rendre par des mots fort communs: car enfin on parle pour ſe faire en-

tendre, & pour être entendu de tout le monde.

L'étude ou l'explication de la Géométrie, ornée de pareils accessoires, n'est plus qu'une Science amusante, qui promène l'esprit sur une grande variété d'objets, à la vérité très-familiers, mais avec lesquels elle leur fait faire une plus intime connoissance. Ce sont, pour ainsi dire, des amis qu'elle acquiert à l'homme, pour assurer ou pour augmenter son bien être.

Observation contre la théorie des Arts.

Il y a pourtant des gens qui doutent, que la théorie des Sciences ou des Arts ait pro-

çuré de véritables avantages. Si la plûpart des inventions utiles à la Société, n'étoient pas dûes à une longue expérience, pourquoi en ignoreroit-on les Inventeurs ? Et, si le hazard est un si grand maître, nous pouvons nous en reposer sur lui. La variété de ses combinaisons n'est pas près d'être épuisée.

Réponse à cette Objection.

Ces raisons paroissent à l'Auteur moins de véritables difficultés, que de petites vengeances que l'on a coutûme de prendre contre ce que l'on ignore, ou le plus souvent contre ce que l'on n'a osé

tenter, ou contre ce que l'on a tenté inutilement. On dèvroit, ce semble, être éxempt de réponse, vis-à-vis de ceux qui parlent de ce qu'ils ne savent pas : cependant il convient „ que ceux qui étudient les „ Arts & qui suivent le progrès „ des Sciences, rencontrent as„sez souvent de très-belles in„ventions, dont les Auteurs » sont absolument inconnus. On » ne sait à qui attribuer les ma» chines les plus utiles à la So» ciété, la Charue & le Moulin. » Pourroit-on nommer l'Au» teur du Compas de propor» tion, instrument néanmoins

tout

» tout-à-fait ſcientifique ? On
» doit au hazard la découverte
» du Téleſcope & du Quin-
» quina. En un mot, il ſemble
» que les génies les plus célè-
» bres n'aient produit que des
» curioſités, & que l'on ſoit
» uniquement redevable des
» commodités les plus eſſen-
» tielles à des hommes groſ-
» ſiers, obſcurs, ſans lettres,
» ſans théorie.

» Quand on conſidère ces
» effets, on eſt aſſez porté à
» croire que les hautes Sciences
» & les ſublimes Spéculations
» ſont d'une très-petite impor-
» tance. Mais on doit faire ré-

» fléxion, que, dans les pre-
» miers tems de la formation
» des Sociétés, on se mit à pen-
» ser aux machines de première
» nécessité. Les besoins natu-
» rels y sollicitoient tous les
» hommes. Dans cet état on
» met à profit tout ce que
» la nature peut présenter
» de modèles. Il est fort
„ ordinaire de voir un cou-
„ rant d'eau, faire tourner les
„ corps soumis à son action.
„ Combien de tourbillons oc-
„ casionnés par l'impulsion du
„ vent? Il ne s'agit plus alors
„ que de copier la nature. On
„ disposa donc quelques bâtons

„ ſur un eſſieu, on préſenta cet
„ aſſemblage à l'action de l'eau
„ ou du vent; & voilà la pre-
„ mière origine du Moulin.

„ Ce mouvement autour
„ d'un eſſieu, ne parut d'abord,
„ ſans doute, qu'un léger amu-
„ ſement. La néceſſité eſt in-
„ duſtrieuſe, elle porte natu-
„ rellement l'eſprit à la ré-
„ fléxion. Une roue qui tour-
„ ne en peut faire tourner
„ une autre. De nouvelles
„ roues s'engrainent, & la
„ machine ſatisfait déja aux
„ beſoins les plus preſſans.

„ La première, qui parut en
„ ce genre, dût être auſſi groſ-

„ fière qne les besoins qui la
„ firent naître. Mais l'expérien-
„ ce en ayant fait connoître les
„ commodités, le goût s'affi-
„ na. Il ne suffit pas à la nature
„ de ne point éprouver de
„ mal, elle veut être bien;
„ quand elle y est parvenue,
„ elle cherche à être mieux.
„ Ainsi les hommes qui suc-
„ cédèrent aux premiers In-
„ venteurs, moins occupés à
„ se défendre contre les pre-
„ miers besoins, & délivrés en
„ partie du travail de l'inven-
„ tion, en devinrent plus pro-
„ pres à améliorer ce qu'ils
„ possédoient. On vit donc les

„ machines ſe perfectionner, à
„ meſure que nos goûts ſe dé-
„ veloppoient ; & ſi l'Inventeur
„ de la Charue & du Moulin eſt
„ inconnu, c'eſt que tant
„ d'hommes ont concouru à
„ amener ces machines au degré
„ de perfection où elles ſont, que
„ l'on doit leur attribuer ce que
„ l'on dit des Sciences, qu'elles
„ ſont l'ouvrage des hommes, &
„ non pas celui d'un homme.

„ Si nous conſidérons en-
„ core combien tous les
„ hommes ſont naturellement
„ portés à eſſayer ce qui
„ peut ſatisfaire à leurs pre-
„ miers beſoins, il me ſemble

„ que, pour trouver les pre-
„ mières machines, il n'a fallu
„ d'autre génie que le besoin
„ même; que plusieurs hom-
„ mes de contrées différentes
„ ont pû les découvrir, sans
„ s'être rien communiqué; les
„ mêmes besoins faisant recou-
„ rir aux mêmes ressources.

„ Quant aux machines sa-
„ vantes, telles que le Compas
„ de proportion & la Montre,
„ c'étoit encore si peu de chose
„ dans leur origine, leurs effets
„ étoient si bornés, que l'on fit
„ peu d'attention à leurs pre-
„ miers Inventeurs. On les
„ oublia même totalement,

„ quand, par la fuite des tems,
„ ces machines acquirent quel-
„ que précision, & s'éten-
„ dirent à un si grand nombre
„ d'usages, qu'elles parurent
„ absolument différentes d'el-
„ les-mêmes. Mais *Galilée*,
„ *Descartes*, *Huyghens*, *New-*
„ *ton*, sont des Auteurs fort
„ connus; parce que chacun
„ de ces hommes extraordi-
„ naires a fait des découvertes,
„ que l'on ne devoit attendre,
„ ce semble, que de plusieurs
„ siècles & de plusieurs Nations.

„ Le Télescope a été décou-
„ vert par hazard, c'est-à-dire,
„ l'effet du Télescope: mais la

„ ſolument remonter aux pre-
„ mières cauſes, ont travaillé
„ beaucoup à découvrir celle
„ de la réfraction. Ils ne ſont
„ pas plus avancés, que quand
„ ce phénomène parut d'abord.
„ Les Mathématiciens laiſſent
„ diſputer les Philoſophes, &
„ marchent toujours en avant.
„ La théorie & l'art des Téleſ-
„ copes ſont preſque portés à
„ leur perfection; mais on ſe
„ demande encore comment la
„ réfraction peut s'opérer. Ne
„ ſeroit-il pas plus philoſophique
„ d'avouer, que les premiers
„ reſſorts de la nature nous
„ ſeront à jamais inconnus? Il

„ me ſemble qu'un Ouvrage,
„ qui détermineroit avec ſoin
„ les limites de l'eſprit humain,
„ ſeroit un excellent Traité de
„ Philoſophie.

En convenant de l'abus de la théorie, l'Auteur ne laiſſe pas, comme l'on voit, d'en démontrer la néceſſité. La pratique ſe rapportant immédiatement aux uſages de la Société, n'eſt pas moins indiſpenſable; mais cela ne ſuffit pas. Afin qu'elles ſoient bien reçues par ceux qui y ſont deſtinés, il faut avant tout les leur faire goûter: Et ce ſont les trois moyens d'apprendre la Géométrie, que

l'Auteur a abondamment développés dans ſon Ouvrage.

LOGIQUE.

On acquiert, en Géométrie, une ſi longue & ſi forte habitude de raiſonner juſte; il arrive ſi peu, dans le commerce de la vie, que l'on pèche contre la forme du raiſonnement, (excepté aux Logiciens de métier, qui font, de deſſein prémédité, & ſouvent avec de grands efforts, ce que la nature ne fait

presque jamais; je veux dire, des paralogismes en forme, & qui s'épuisent à controuver des dangers qu'on ne rencontre qu'avec eux): d'un autre côté, on observe si fréquemment de très-justes raisonnemens sur de faux principes, que toute la Logique se réduit, selon moi, à faire une éxacte énumération des mauvais principes qui nous jettent dans l'erreur; & de les appliquer, non pas à des cas imaginés, mais aux circonstances où les hommes se trompent, ou cherchent à se tromper réciproquement. Ce qui fournira beaucoup plus

d'éxemples, que l'imagination n'en pourroit controuver.

Toute cette doctrine n'occupe pas plus d'une centaine de pages dans l'*Art de penser*, où elle me paroît très-bien développée. Ce sera donc l'affaire de dix ou douze leçons, tout au plus. Ce qui rend inutile un Professeur de Logique. On chargera de cette fonction quelqu'un des Professeurs de Géométrie; ou plutôt, chacun d'eux l'éxécutera en son particulier, suivant qu'il y sera conduit par les circonstances.

Inutilité de Professeurs de Logique, de Physique & de Morale.

C'est aussi pour la même raison, qu'il n'est point besoin

de Professeurs de Physique spéculative, mais qu'il est très-utile d'en avoir un de Physique expérimentale, ainsi qu'un Professeur de dessin.* La vraie Physique étant renfermée dans les Mathématiques appliquées aux Arts, tels que la Méchanique, l'Hydrostatique, l'Hydraulique, la Fortification, &c. où l'air, le feu, l'eau, la terre, entrant perpétuellement en expérience, les Professeurs des différentes parties de Mathématiques se trouveront né-

* Voyez la Note première, à la fin de cet Article.

cessités d'expliquer, suivant les circonstances, les principales propriétés de ces élémens, qui feront quelque chose à leur dessein.

Il n'est pas besoin d'ajouter, qu'on peut aussi se passer de Professeur de Morale : les vrais Professeurs en ce genre étant les Loix publiques connues de tout le monde, l'observation constante de ses devoirs, les égards que l'on doit toujours avoir pour ses supérieurs, l'envie de plaire à ses égaux, l'attention à ne blesser personne, les récompenses & les châtimens distribués à pro-

pos. Or toutes ces leçons ſe trouvent renfermées dans les différens éxercices journaliers, & principalement dans l'étude de l'Hiſtoire *.

NOTES

De l'Article précédent.

Note première p. 175. lig. 5. *Un Profeſſeur de Deſſin*.... Ceci eſt une partie d'éducation plus importante qu'on ne le croit

* Voyez la Note II. page 201.

communément. A pénétration égale, celui qui ſçait deſſiner par principes, a une grande ſupériorité ſur celui qui l'ignore.

Il eſt très-bon, ſans doute, il eſt très-utile, il eſt très-agréable & très-commode, de ſçavoir exprimer les idées des objets matériels par des traits qui en préſentent la forme, ſouvent avec plus de diſtinction que la préſence des objets mêmes: Ce n'eſt pourtant point par ce côté que la Science du deſſin me paroît la plus recommandable, mais parce qu'elle enſeigne particulièrement à bien voir.

Celui qui se propose de rendre un objet par les lignes qui le terminent, par la lumière qui en relève les différentes parties, ou par l'ombre qui les enfonce, est obligé de le considérer très-attentivement & avec le plus grand détail. Il faut que rien ne lui échappe de ses contours & de ses proportions, il faut qu'il y saisisse les plus petites éminences & les plus légères dépressions, qu'il y apperçoive tous les accidens de la lumière, les reflets des corps voisins, la position qu'il affecte, la base qui le porte, &c. or toutes ces considérations produisent sin-

gulièrement l'eſprit d'obſervation.

Il réſulte de là un avantage d'un prix ineſtimable dans le commerce de la vie : c'eſt la merveilleuſe facilité que cela donne à la mémoire, pour rendre une ſuite d'objets apperçus ou décrits, ſoit par des figures, ſoit par la ſimple parole, les ranger dans la tête & les rendre par le diſcours dans un ordre convenable.

On ne ſauroit s'appliquer ou s'éxercer au Deſſin, ſans donner des noms ou ſans connoître ceux que l'on a attachés aux êtres & aux différentes

parties des êtres que l'on veut repréſenter, & c'eſt là préciſément l'appui de la mémoire.

Qu'un homme, ſans connoiſſance du Deſſin, ni des mots propres à l'Architecture & au Jardinage, ou qui ne ſe ſera pas fait une langue de ces différens Arts, aille voir une belle Maiſon de plaiſance, un grand Château, une Place forte. Demandez-lui, à ſon retour, qu'il vous en donne quelque idée. Bien-loin de vous en rendre compte, il ne le pourroit pas à lui-même. Il a tout vû ſans preſque rien remarquer. Tout eſt entré dans

ſa tête ſans diſtinction préciſe. Cela lui a paru bien beau, bien grand, bien varié, bien extraordinaire. C'eſt, en quelque ſorte, les idées confuſes, ou plutôt les illuſions d'un ſonge fugitif.

Mais quand on ſçait deſſiner la Fortification, par éxemple, & que l'on nous montre une demi-lune ou qu'on nous en parle, on voit ou l'on ſe repréſente, en même tems, un Foſſé, des Communications, un Parapet, une Plongée, une Banquette, un Terreplein, un Talud, &c. On voit même tous ces objets, ſans

qu'ils ſoient ſoumis aux yeux; il y en a qui ſe ſuppoſent néceſſairement les uns les autres.

Ceux qui ont appris à voir, jugent infailliblement, par la manière dont un corps apperçu eſt éclairé, de l'éxiſtence d'autres corps dans ſon voiſinage, quoiqu'ils leurs ſoient abſolument cachés, ou qu'ils ne les ayent jamais vus.

Le Deſſinateur philoſophe; c'eſt-à-dire, celui qui s'eſt rendu attentif aux rapports ou à la liaiſon des effets, devient donc excellent Phyſionomiſte. Les hommes ne diſſimulent ou ne ſont comédiens que

par accident. La vie privée, la vie domeſtique, les affaires d'intérêt, d'ambition, de tendreſſe, la familiarité, les amuſemens, les plaiſirs, &c. toutes ces ſituations laiſſent le naturel en liberté, & provoquent, pour ainſi dire, le caractère à ſe manifeſter.

Il y a donc mille occaſions de ſe montrer à découvert contre une qui détermine à ſe contraindre ou à ſe cacher. Les traits du viſage & du reſte du corps, leurs changemens, leurs altérations dépendent de la poſition ainſi que de l'action des muſcles, ou plutôt des

nerfs

nerfs qui les tapiſſent & les traverſent en tout ſens. Avec une légère connoiſſance de la fabrique du corps humain, on ſait que chaque paſſion de l'ame, que tout état du corps, durable ou fugitif, a des muſcles qui lui ſont propres; il y en a pour le rire, pour l'indignation, pour le pathétique, &c. que la facilité du jeu de ces eſpèces de cordes dépend, comme toutes nos habitudes, de la fréquence des circonſtances qui les ſollicitent au mouvement ou qui les y mettent, que ce mouvement change ou altère la forme

extérieure, & qu'à force d'être répété, il y laisse une impression qui ne s'efface plus, ou que la plus légère occasion détermine à reparoître.

Les travaux rudes & fréquens du peuple, en tiraillant perpétuellement ses muscles, le déforment & souvent les contrefont : voilà pourquoi on le distingue très-aisément, même dans sa grande parure, de ceux qui ont toujours joui d'une vie douce & aisée.

Puis donc que les passions gravent des caractères à l'extérieur, ainsi que l'Anatomie & la simple observation le dé-

montrent, on peut les lire, les étudier & en faire une Science.

Cette Science seroit bien plus facile & plus étendue, si les hommes de nos climats se montroient, comme les autres animaux, sous les habits de la simple nature. Quand on n'a jamais vu le corps humain, suivant l'usage, que par quelques-unes de ses extrémités, on se persuade qu'on ne sçauroit établir des principes de physionomie que par le visage : mais il n'y a point d'Anatomistes, les seuls juges en ce genre, qui ne réclament

contre la précipitation de ce jugement. Les autres parties du corps ſont-elles ſans muſcles & ſans nerfs ? Tout le corps frémit dans une terreur ſubite. On voit les artères battre, les veines s'enfler, & toutes les parties ſe roidir dans la colère ou la fureur. Le dos ſe courbe & ſe relâche dans la triſteſſe ou l'ennui, &c. Mais, ſi tout cela ſe fait ſentir à travers les vêtemens, que n'y découvriroit-on pas au grand jour ? Un chien qui chaſſe dans une plaine, un cheval en liberté dans une prairie, laiſſent appercevoir leurs goûts & leurs

passions à ceux qui ont l'habitude de les pratiquer ; quoiqu'ils n'en voient ni le museau, ni les objets qui les déterminent.

Il est vrai que les caractères des passions ont principalement établi leur siége sur la face de l'homme. On en voit la raison dans le grand nombre de muscles, dont la nature a pourvu cette partie. Le dos, beaucoup plus étendu, n'en a pas autant. L'œil seul, y compris les paupières qui le défendent, quoique fort petit en comparaison du reste, a huit muscles pour éxécuter ses mouvemens, l'*orbi-*

culaire ou le fermeur des paupières & le *releveur* de la supérieure, les six autres appartiennent à son globe, & sont le *le superbe*, *l'humble*, le *dédaigneux*, le *buveur*, & les deux *pathétiques*, appellés autrement le *grand oblique* & le *petit oblique*. En joignant à cela les effets résultans de leurs actions combinées, on pourra se former quelqu'idée de la prodigieuse variété d'expressions dont cet organe est susceptible.

Si chaque Science n'avoit pas sa langue, n'avoit pas ses mots propres, je crois pouvoir avancer sans témérité qu'elle

cesseroit d'être une Science, quoique l'on eût vu, observé, parcouru tous les objets qui la constituent. J'irai même plus loin. Comme un Sauvage, solitaire de tout tems, à qui les mots manquent absolument, sçait à peine distinguer l'Orme du Chêne, qu'il ne conserve aucune idée du tems passé, ou qu'il n'en a tout au plus qu'un soupçon très-léger, je suis aussi persuadé qu'un grand Peintre Italien ou François, transporté en Chine, vers l'âge de trente ou trente-cinq ans, y verroit infailliblement son talent déchoir en peu de tems,

tout ſon feu s'éteindre & ſon génie créateur s'anéantir.

A trente ou trente-cinq ans les habitudes ſont priſes. A cet âge les Langues, & ſurtout la Chinoiſe, s'apprennent très-difficilement. Une autre température, d'autres alimens, des mœurs plus circonſpectes, plus contraintes ou plus retenues, un extérieur plus grave & plus recueilli, des coutumes & des opinions étranges, des couleurs d'une autre teinte, d'autres météores ou apparences en l'air, des objets abſolument nouveaux ou d'une toute autre forme que tout ce que l'on

voit

voit en Europe, point de ſignes pour exprimer ou retenir toutes ces choſes (car on ne peut pas tout deſſiner), point de converſation pour les éclaircir, point de gaieté pour animer l'eſprit ; voilà le tombeau du talent.

On ne ſçauroit croire ce qu'il réſulte du commerce avec les autres hommes. Du ſein des diſcuſſions, du choc des opinions & de l'émulation, des charmes de la converſation prennent naiſſance les productions les plus inattendues. Je les comparerois volontiers à ces mélanges chimiques dont la

fermentation ne manque jamais de produire de nouveaux êtres.

Mais, si l'éxemple des Chinois n'étoit pas bien choisi; parce qu'un certain luxe, qui règne dans leurs Arts, pourroit de tems à autre réchauffer l'imagination, nos grands Peintres n'ont qu'à s'arrêter & fixer leur séjour parmi les Hottentots du Cap de Bonne-Espérance. Avec la puanteur de leurs vêtemens, avec les élans & l'acreté de leur voix, avec leurs cabanes de boue & leurs alimens pourris, j'ose prédire à nos habiles Européens qu'ils y verront bien-tôt disparoître &

la gaieté & le talent & la ſanté & la vie.

On m'accordera, ſans doute, que la Science du Deſſin, en multipliant les idées, enrichit conſidérablement les Langues, ou détermine néceſſairement à les enrichir. Mais ſur quoi eſt fondée la vertu des mots, pour étendre la Mémoire? Les idées ſont indépendantes des mots; puiſque les mots ſuppoſent les idées.

La Mémoire eſt la faculté de ſe rappeller les objets ou les idées qui nous ont affecté. Les facultés ne s'étendent que par l'éxercice. Cela eſt d'ob-

ſervation, c'eſt l'ordre de la nature. Celui qui a autant de mots que d'idées ou d'objets qu'il a apperçus, peut s'en occuper à volonté. Je ne ſuis pas maître, à tout moment, de faire repaſſer ſous mes yeux tout ce que j'ai vu ou remarqué dans une campagne; mais je le ſuis de prononcer, quand je voudrai, les mots qui en ſont les ſignes; dès qu'on me les ſuppoſe familiers. Je puis en diſcourir avec moi-même tout haut ou mentalement, à toute heure, & en tout tems; & c'eſt ce fréquent éxercice des mots, auxquels tiennent les idées,

qui font rentrer celles-ci dans l'ame avec tant de facilité.

Mais, dans la Science du Deſſin, on eſt conduit par un préjugé, qui contribue à rendre cette partie d'éducation infructueuſe. Quand on n'a pas en vue d'être Deſſinateur de profeſſion, Peintre, Architecte, Sculpteur ou Statuaire, Ingénieur, Géographe ou Voyageur, on croit qu'il ſuffit de prendre une légère teinture du Deſſin; & les ſoins ou l'attention que l'on y donne, ne manquent guères de ſe régler ſur cette idée.

Elle eſt très-préjudiciable.

Si vous n'avez que six mois ou un an à vous y appliquer ; travaillez-y, comme si votre honneur & votre subsistance future en dépendoient. Quand on cesse de cultiver un Art ou une Science, on en oublie bien plus que l'on n'en retient. Si la teinture en a été forte, il en restera toujours quelque chose : mais, si l'on n'a fait qu'effleurer, tout disparoît, & c'est de l'argent & du tems perdu. On appliquera cette observation à tout autre talent, dont on ne veut pas faire la Base de son état.

Au reste, en recommandant

ſi fort le Deſſin, je n'approuve point l'uſage, où l'on eſt, de commencer, comme l'on fait, ceux dont on ne veut pas faire ce que l'on appelle proprement des *Deſſinateurs*. On leur fait deſſiner un brin d'herbe, une petite fleur, un buiſſon, une vieille maſure, un pignon plein de caſſures dépériſſant de vétuſté, un vieux tronc moiſi, déchiré par les vents & les pluies, où ces Élèves ne ſont aſſujettis à aucune proportion régulière, ni à des lumières bien entendues; parce que l'on ſe borne là à une idée vague de

tous ces objets : manière qui jette toujours dans le petit & la main & l'eſprit.

L'attention ne ſe forme bien que dans la régularité ou dans de juſtes proportions; &, pour ſe bien faire la main, il conviendroit, ce me ſemble, de deſſiner des corps d'une grandeur démeſurée. Cela aſſouplit les muſcles, & donne de la hardieſſe à leurs mouvemens : ſans compter que l'on tombe, comme de ſoi-même, du grand au petit, & que c'eſt, en tout, une grande affaire que de s'élever du petit au grand.

Note II. p. 177. lig. 5. *Les Leçons de Morale doivent ſe faire à l'occaſion des Faits hiſtoriques...* Un Empereur de Conſtantinople venoit de faire bâtir un Palais, dont une des Avenues ſe trouvoit déparée par le voiſinage d'une méchante maſure. C'étoit l'habitation & l'héritage d'une femme aſſez âgée, qui en faiſoit toutes ſes délices. De tems immémorial ce petit bien avoit appartenu à ſes pères, & s'étoit conſervé dans ſa famille. On preſſoit le Grand Seigneur de la faire abbattre. *Je m'en garderai bien*, répondit-il; *ſi ce Palais eſt un Monument*

de ma Magnificence, cette Bicoque en ſera un de ma Modération. Il pouvoit fort bien répondre..... *en ſera un de ma Juſtice.*

Avec cette magnanimité, il l'eut, ſans doute, dédommagée au centuple : mais cette ame délicate ſentit qu'il n'y a de vrais préſens que ceux qui plaiſent ; qu'il y a des biens qui ne ſe ſuppléent jamais ; qu'un des plus doux de la vie eſt la poſſeſſion légitime & la jouiſſance tranquille de nos opinions & de nos habitudes ; que l'on peut enrichir quelqu'un & le rendre moins heureux ; que c'étoit donc une injuſtice

de diminuer la félicité d'un être pour le luxe d'un autre: injuſtice d'autant plus mal entendue, que la nature alloit bien-tôt éxécuter ce qu'il eut fallu devoir à la violence, ſans les ordres de la modération.

Mettre ſous les yeux une action juſte, la décrire avec des circonſtances qui lui donnent de la dignité & du luſtre, eſt, ce me ſemble, la définition de la juſtice la plus parfaite & la plus frappante.

Voulez-vous donner une idée bien préciſe de la *Fidélité*? En 1622 il y eut un projet de mariage entre Charles, fils de

Jacques I, Roi d'Angleterre, & l'Infante ou la fille cadette de Philippe IV, Roi d'Espagne. Jacques en confia la négociation à la vigilance & à l'habileté de Digby, Comte de Bristol, qui se rendit en Espagne. Bien-tôt il eut conduit cette affaire à des termes au gré des deux Souverains: Mais Buckingham, favori de Jacques & son Ministre, jaloux de la haute considération où Bristol étoit parvenu par la sagesse de sa conduite en Espagne, résolut de rompre toutes ses mesures.

Plus maître que Ministre du

Roi Jacques, il sçut tellement échauffer l'ame du Prince Charles, qu'il le détermina à faire sécrétement avec lui le voyage d'Espagne. Trait de galanterie romanesque, qui devoit, selon lui, lever bien des obstacles & abréger bien des formalités.

L'action de Charles, sa confiance & sa conduite charmèrent la Nation Espagnole, si pleine d'honneur & de générosité : mais, comme la pudeur & la circonspection sont aussi chez elle au nombre des vertus les plus sacrées, Buckingham gâta tout par ses familiarités ou ses indécences

excessives, & laissa, en se retirant, toutes les semences d'une rupture, qui ne tarda pas à éclater.

Le retour du Comte de Bristol, devenu nécessaire, étoit fort à craindre pour Buckingham. Celui-ci prévint si bien le Roi Jacques & tout le Parlement d'Angleterre contre cet Ambassadeur, qu'il ne paroissoit plus dans son pays aucune sûreté pour sa personne.

Philippe IV, qui connoissoit tout le mérite de Bristol, lui proposa de fixer son séjour en Espagne. Il lui offrit la

plus grande fortune & les plus hautes dignités de ſes États, avec une déclaration publique, que ces préſens étoient uniquement le fruit de la fidélité, avec laquelle il s'étoit acquitté de ſa commiſſion. Il ajouta même que l'acceptation du Comte ſeroit un vrai ſervice rendu à la Couronne d'Eſpagne. Car ſes Miniſtres, voyant les grandes diſtinctions dont il décoroit la vertu, même dans un Étranger, n'en ſeroient portés qu'avec plus de zèle à éxercer leur fidélité envers un Maître ſi généreux.

Le Comte de Briſtol répon-

dit que rien ne pouvoit être mis en balance avec son honneur, qui se trouveroit infailliblement compromis, & qu'il n'opposeroit jamais à ses ennemis que son innocence & la justice de son Maître.

Cette réponse ne fit qu'accroître l'estime que Philippe avoit conçue pour cet Ambassadeur. Ce Prince le pria d'accepter, au moins, un Présent de dix mille ducats, dont il pourroit avoir besoin pour se soutenir, jusqu'à ce qu'il eut dissipé les préjugés qu'on avoit établis contre lui. Philippe lui promit que cette complaisance

complaiſance ſeroit toujours un ſecret pour le reſte de l'Univers, & qu'elle ne parviendroit jamais à la connoiſſance de ſon Maître. *Il y a une perſonne*, répliqua le généreux Anglois, *qui doit néceſſairement le ſçavoir; c'eſt le Comte de Briſtol, qui le révèlera certainement au Roi d'Angleterre.*

Cette morale, fondée ſur des faits importans qui la mettent en action, n'a pas beſoin d'être définie pour être conçue. La mémoire, ſurtout celle des jeunes gens, ſe refuſe preſque toujours aux

idées & aux définitions métaphysiques, qui ne portent pas sur des objets sensibles & intéressans. On n'a point ici cet inconvénient à craindre. L'action même en fait la morale, & sa grandeur en est l'attrait.

Si l'on vouloit donc faire comprendre ce que c'est que l'*Ambition*, & l'opposer à la *Simplicité* des mœurs, je conseillerois fort que l'on soumît à l'intelligence & au jugement des Lecteurs ou des Disciples des morceaux semblables à celui que je vais rapporter.

Aléxandre, pour assurer ses conquêtes, en même tems

qu'il entretenoit ses troupes dans l'habitude du travail, bâtit sur le bord du *Tanaïs* une Ville qu'il nomma *Aléxandrie*. A l'autre rive confinoient les *Scythes*, espèce de Sauvages, fameux alors par leurs armes, & par des mœurs tout-à-fait singulières.

Inquiets sur l'établissement d'un Étranger si près d'eux, & dont le nom retentissoit par tout l'Orient, ils crurent devoir troubler son entreprise. Aléxandre, qui n'aimoit pas la défensive, résolut sur le champ de porter la guerre dans le cœur de leur Pays. Tout étoit

prêt pour le Paſſage du Tanaïs, lorſqu'on lui annonça vingt Cavaliers Scythes, un deſquels lui tint ce diſcours: » Si les Dieux avoient donné » à ton corps la meſure de » ton avidité, la terre entière ne » pourroit te contenir. D'une » main tu toucherois l'Orient » & de l'autre l'Occident. » Après cela tu voudrois ſçavoir où le Soleil ſe cache.... » D'Europe tu paſſes en Aſie, » & d'Aſie tu reviens en Europe. Si tu avois vaincu tout » le Genre-humain, tu ferois » la guerre aux bêtes ſauvages, » aux forêts, aux fleuves & » aux neiges.

« Ignores-tu qu'on déracine
» en une heure les grands Ar-
» bres, si longs à croître. Qui
» n'en voit que le fruit, sans
» regarder à leur hauteur, est
» un fou. Prends garde qu'en
» voulant monter au haut, tu
» ne tombes avec les Branches
» que tu empoigneras. Le Lion
» même est quelquefois la pâ-
» ture des plus petits oiseaux.
» La rouille détruit le fer. Le
» plus fort peut avoir à craindre
» du plus foible.

» Qu'avons-nous à faire à toi?
» Jamais nous n'avons été jus-
» qu'à ton territoire. N'est-il pas
» permis aux habitans des bois

» d'ignorer qui tu es & d'où tu
» viens? Les Scythes ne veu-
» lent ni obéir ni commander;
» &, pour que tu les connoisses,
» un joug de bœufs, une char-
» rue, une fléche, une lance,
» une coupe; voilà nos Biens.
» Cela nous sert pour nos
» amis & contre nos ennemis.
» Avec nos amis, nous parta-
» geons les fruits du travail de
» nos bœufs, & dans notre cou-
» pe nous faisons ensemble des
» Libations de vin en l'honneur
» des Dieux. Pour nos ennemis,
» nous les combattons de loin
» avec la fléche & de près avec
» la lance. C'est ainsi que nous

» avons vaincu le Roi de Syrie, » celui de Perse & des Mèdes, » & que nous nous sommes » ouvert un chemin jusqu'en » Égypte.

» Mais toi, qui te glorifies » d'être venu à la poursuite des » voleurs, tu es le voleur de » toutes les Nations où tu as » été. Tu as pris la Lydie & la » Syrie, tu tiens la Perse & la » Bactriane, tu as attaqué les » Indes, & présentement tes » mains avares & inquiétes » s'étendent pour envahir nos » troupeaux. Qu'as-tu besoin de » richesses, qui ne sont que t'af- » famer? Tu es le premier dont

» la ſatiété ait préparé la faim.
» Plus tu en as, plus tu déſires
» avec fureur ce que tu n'as pas.

» Penſes combien il y a que
» les Bactriens t'occupent. Tan-
» dis que tu travailles à les ſou-
» mettre, les Sogdiens ont re-
» pris les armes. La guerre re-
» naît de tes victoires : car, tu
» as beau être ſupérieur aux au-
» tres, perſonne n'aime un
» Maître étranger. Paſſe le Ta-
» naïs, tu pourras juger de la
» vaſte étendue des Scythes ;
» mais tu ne les attraperas ja-
» mais. Notre pauvreté ſera plus
» vîte ou plus légère à la courſe
» que ton Armée, appeſantie
par

» par les dépouilles de tant de
» Nations.

» De plus, quand tu nous croi-
» ras fort éloignés, tu nous ver-
» ras tout-à-coup dans ton Camp.
» Notre fuite n'eſt pas moins
» bruſque que notre attaque.
» Nous apprenons que les Grecs
» font paſſer en Proverbe *les Soli-*
» *tudes des Scythes*, & les tour-
» nent en ridicule; mais nous ai-
» mons mieux nos déſerts, tout
» bruts qu'ils ſont, que des Villes
» & de riches Campagnes.

» Que tes mains bien ſerrées
» retiennent donc la Fortune.
» Elle eſt gliſſante, & l'on ne
» ſauroit la captiver malgré elle.

» Un conseil salutaire montre un
» Avenir plus solide que le Pré-
» sent. Donnes un frein à ton
» bonheur, tu le conduiras
» mieux. On dit chez nous que
» la Fortune est sans pieds,
» qu'elle n'a que des mains &
» des aîles, & que, lorsqu'elle
» tend les mains, elle ne veut
» pas qu'on lui prenne les aîles.

» Enfin, si tu es un Dieu,
» tu dois faire le bien des hom-
» mes, & non pas le leur ravir;
» mais, si tu es un homme,
» n'oublie jamais ce que tu es.
» Il y a de la folie à s'occuper
» de choses qui jettent dans
» l'oubli de soi-même.

» Tu pourras avoir pour amis
» ceux à qui tu ne feras pas la
» guerre : car la plus ferme ami-
» tié se trouve entre égaux ; &
» l'on peut se croire égal, quand
» on n'a jamais fait l'un contre
» l'autre aucun essai de ses for-
» ces. Méfies-toi de l'amitié de
» ceux que tu auras vaincus ; il
» n'y en a point entre l'Esclave
» & le Maître. Dans la paix
» même on conserve le droit
» de la guerre.

» Ne vas pas croire que les
» Scythes promettent rien avec
» serment. Ils ne savent jurer
» la Foi qu'en la gardant. Cette
» précaution est bonne pour les

» Grecs; quand ils ſont des Trai-
» tés, ils invoquent les Dieux.
» Pour nous, nous ne connoiſ-
» ſons de Religion que dans la
» bonne-foi. Qui ne craint pas
» de tromper les hommes, trom-
» pe les Dieux. A-t-on beſoin
» d'un ami, dont la bienveil-
» lance eſt ſuſpecte ?

» Au reſte, nous ſerons pour
» toi les Gardes de l'Europe &
» de l'Aſie. Il n'y a que le Ta-
» naïs qui nous ſépare de la
» Bactriane, au-delà de ce fleu-
» ve nous cultivons des Terres
» juſqu'en Thrace, & l'on dit
» que la Thrace touche à la Ma-
» cédoine. Placés, comme nous

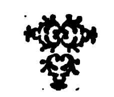
» ſommes, entre ton Empire en
» Europe & tes conquêtes en
« Aſie, vois ſi tu veux nous
» avoir pour amis ou pour en-
» nemis?

Quoiqu'un diſcours ne ſoit pas un Fait, j'ai pourtant rapporté celui-ci, qui n'énonce que des Faits bien connus. Le ſtile en eſt négligé, mais plein; les tranſitions & les conſéquences à peine marquées, comme il convient à des hommes qui n'ont pas plus le luxe de la parole que celui des Arts.

Ce tableau de la fureur d'Aléxandre pour les conquê-



tes, & de la mâle Simplicité des Scythes, offre encore la différence de l'Éloquence des choses à celle des mots. La première étonne l'ame par la fréquence de ſes images & de ſes vérités toutes nues, & ne laiſſe à la ſeconde, pour fard de ſa ſtérilité, que le vain étalage de phraſes nombreuſes & cadencées, ou de mots pompeux, ſonores & ſymétriques.



POLITESSE.

Mais il me ſemble qu'un Juge en Politeſſe (*a*) ne ſeroit pas un Maître ſuperflu. Si l'on ne ſourit pas à cette propoſition, on la regardera, pour le moins, comme fort étrange. J'oſerai dire pourtant qu'après les beſoins de première né-

(*a*) Avantages d'un Juge en Politeſſe, qui connoîtroit bien tous les états, & ſurtout la Cour. On pourroit charger de cette fonction, un homme qui occuperoit un des premiers poſtes dans l'Hôtel.

cessité, c'est un de nos plus grands besoins.

Les hommes qui vivent en communauté, ceux qui composent une famille, une société, un corps, une troupe, &c. ont des démêlés & se divisent souvent, moins sur le fond des choses que sur la manière de les observer. Les Loix ont réglé les rangs & les fonctions de chaque état. Les infracteurs ont un frein. Ils peuvent toujours craindre qu'on ne procède contre eux : mais elles n'ont rien prononcé sur les manières. A cet égard chaque hom-

me eſt, en quelque ſorte, un Maître abſolu. Rien n'eſt ſi proche de l'abus qu'une grande liberté. On a ſenti bien vîte qu'il falloit un ſupplément aux Loix, c'eſt la Politeſſe.

Elle conſiſte à inſinuer aux autres, par des diſcours, des manières, & ſurtout des actions, que l'on a une bonne opinion de leurs qualités perſonnelles. Il eſt rare, & peut-être impoſſible, que l'on ne ſoit pas content de ceux qui nous ont rendus contens.

La Politeſſe eſt donc un fond de bienveillance, qui unit les hommes par l'attrait

du plaisir. Avec elle les devoirs ne sont plus que des penchans, & les bons offices que des devoirs. Souvent les bienfaits imposent des tributs ; la vraie Politesse en dispense toujours *.

Or, la Politesse, que l'on doit avoir vis-à-vis d'un grand Seigneur, est fort différente de celle que l'on a avec un homme ordinaire. On se conduit différemment à la Cour qu'à la Ville, en présence d'un Corps que devant un particulier,

* Voyez la Note première, à la fin de cet Article.

avec un homme bien élevé qu'avec une perſonne ſans éducation, &c.

Les démonſtrations de la Politeſſe variant ſuivant les circonſtances, il faut les étudier. Tous les Arts ont leur théorie, c'eſt-à-dire, les raiſons pourquoi on les pratique de telle ou de telle autre manière ; ſoit que ces raiſons ſoient fondées ſur des uſages qu'il ne faut jamais contredire, ſoit qu'elles le ſoient ſur une profonde obſervation du cœur humain, dont très-peu de gens ſont capables.

Les usages & les manières étant des Faits, on peut les enseigner comme l'Histoire. Ce dont il faut s'abstenir de peur de choquer, ce qu'il faut dire ou faire pour intéresser l'amour-propre des autres, est peut-être ce qu'il y a de plus fin dans toute la Philosophie. Eh! qui est Philosophe, sans avoir appris à l'être?

L'expérience, dit-on, & l'usage du monde, voilà les Maîtres en Politesse. Ne pourroit-on pas dire aussi véritablement, que ce sont des Maîtres en impolitesse? Je ne vois rien de si commun dans ce

monde, que des gens qui rapportent & qui ont l'air de rapporter tout à eux-mêmes.

Dans cette bigarrure ou cette confuſion d'airs, de manières, de maintiens, de phyſionomies, de tons, de propos, par leſquels on cherche à s'intèreſſer les uns les autres, il y a donc un triage à faire. Une vertu connue en ſeroit, ſans doute, plus ſûrement & plus infailliblement pratiquée. Les airs gauches ou embarraſſés, les actions empeſées ou peſantes, les ſilences honteux ou ſtupides, le babil immodéré ou frivole, les

mouvemens inquiets ou étourdis, les mal-à-propos, les indécences, viennent moins du fond du caractère ou de l'esprit, que de l'ignorance des bienséances. Celui qui les sait, peut les enseigner. Quand on les sait, on peut promptement les pratiquer. La marche de notre propre expérience est très-lente, on n'est pas toujours en situation convenable, les circonstances manquent souvent, on ne remarque pas tout ce que l'on voit.

Un Juge en Politesse auroit vécu pour nous. En nous faisant des tableaux de tous

états, il nous apprendroit à les voir, à obſerver les autres & à nous obſerver nous-mêmes. On trouve de la capacité dans preſque tous les hommes, pourvû qu'on leur faſſe faire attention aux choſes. Ils ſavent peu inventer, mais ils imitent par excellence.

Le Juge en Politeſſe ſeroit le vrai Profeſſeur de Morale. Les vertus civiles bien analyſées, reviennent à celles de la plus pure raiſon. * Il n'eſt pas queſtion ici de faire une diſſerta-

* Voyez la Note II. à la fin de cet Article.

tion là-deſſus. J'obſerverai ſeulement que les Leçons de Politeſſe ſont principalement néceſſaires dans les circonſtances, où l'on eſt le plus ſujet à y manquer; comme dans une École, où l'on vit dans une eſpèce de communauté de biens, d'éxercices, de converſations, d'amuſemens, de plaiſirs.

Cela vient de ce que l'on ignore comment il faut être poli, ou l'avantage qu'il y a à l'être. On croit n'y dépendre, à toute rigueur, que des devoirs commandés, & qu'après cette obſervation l'on a peu beſoin les uns des autres, ſi ce n'eſt

n'eſt pour combattre des jaloux ou des rivaux. Ainſi on néglige de s'inſtruire ſur des qualités, ou de pratiquer des vertus qui lient les hommes beaucoup plus intimement que les Loix.

Les Maîtres diſent bien à leurs Élèves qu'il faut être poli, & non pas comment on l'eſt. Souvent ils l'ignorent. La plûpart ſont ſans éducation, & n'ont point vécu dans le grand monde, Livre où doit avoir bien lû le Juge que je cherche.

Des Maîtres aux Élèves, dans l'éducation commune, il n'eſt preſque queſtion que d'ordre & d'obéiſſance. L'éxemple

& l'habitude des actes de Politesse manquant aux uns comme aux autres, l'ordre n'est ordinairement que de la dureté, & l'obéissance que de la servitude. Ce sont deux états violens, qui ont toujours l'un contre l'autre des projets ou des conspirations secrètes. A la moindre occasion on se soulève ou l'on punit, pourvû que l'on puisse sauver un certain air de rébellion ou de tyrannie. Il y a donc presque toujours guerre déclarée entre les Maîtres & les Élèves. Les uns songent sans cesse à détacher des liens, que les autres sont

tout prêts à resserrer.

Avec la Politesse l'ordre n'est plus qu'un Conseil officieux, & l'obéissance qu'un Retour agréable. Cette vertu civile semble laisser maîtres ceux à qui l'on commande ; ils seroient honteux de n'être pas reconnoissans. C'est alors moins obéir que suivre son penchant. On peut compter sur le succès d'une commission, dont on a chargé l'amour-propre.

Mais les nuances de Politesse sont si variées, il y a tant de différens états dans la Société, tant de diversité dans les caractères & les esprits, que sans

une longue expérience de toute espèce, sans une sensibilité exquise, sans une entente très-fine de ses intérêts, on croira être poli & l'on sera fade, on se montrera officieux & l'on ne sera qu'embarrassant, on voudra soutenir la conversation & l'on ne dira que des riens, on se taira lorsqu'il faudroit parler, on parlera quand il faudroit écouter, on croira ne faire que railler & l'on piquera, au lieu de plaisanteries ce seront des grossièretés; en un mot, avec les meilleures intentions du monde, l'on choquera ou l'on désobligera.

Un Juge en Politeſſe montreroit à ne pas confondre ces différentes apparences, à placer à propos les différentes manières d'intéreſſer les autres. Son diſcours ſeroit appuyé ſur un grand nombre d'éxemples, où l'on verroit les bons effets de la Politeſſe, & les inconvéniens de ce défaut ou du vice contraire.*

Il apprendroit comment il faut être en préſence de ſon Roi, avec quel ton & quel maintien on doit lui rendre un compte, ou répondre à ſes

* Voyez la Note III. à la fin de cet Article.

queſtions, qu'elles ſont les formalités d'uſage à la Cour, celles des lettres que l'on écrit à ſes ſupérieurs, ou à des perſonnes d'un très-grand rang; comment il faut parler au Pape, aux Cardinaux, aux Princes étrangers, à un Corps tel qu'un Sénat, un Parlement, une Académie, &c. en quoi conſiſte la Politeſſe de la table, des converſations, des amuſemens, de l'amitié, & même juſqu'à quel degré l'on en doit mettre dans les plaiſirs *; com-

* Voyez la Note IV. à la fin de cet Article.

ment on doit recevoir quelqu'un chez ſoi, étant ſeul ou en compagnie, eu égard au motif qui l'y fait venir; les propos qu'on doit lui tenir, ou les queſtions qu'on peut lui faire, quand on ne le connoît pas; ceux où l'on doit tomber quand on le connoît, ou que l'on vient à le connoître; comment on peut le congédier ou le renvoyer content, &c.

Il ne s'agit point ici d'un *Prêcheur* de Politeſſe, dont la fonction ſoit de crier perpétuellement en chaire qu'il faut être poli. L'éxemple de ſa propre perſonne détruiroit bien

vîte ſes leçons ; rien n'étant plus impoli que d'ennuyer : mais d'un homme expert en ce genre, dont le diſcours, le maintien, le regard, les manières, les actions, feroient des leçons viſibles, qui inviteroient à l'imitation beaucoup plus qu'elles ne la commanderoient ; d'un homme qui obſerveroit perpétuellement, quant à cette partie, les Maîtres, les Élèves, les Domeſtiques ; qui iroit voir, de tems en tems, de quel ton les leçons ſe donnent & ſe reçoivent ; avec quel air on commande, & avec quelle grâce on obéit ; qui aſſembleroit

ſembleroit quelquefois l'École, en tout ou en partie, pour lui faire part de ſes obſervations, ſur les fautes ou les négligences qu'il auroit remarquées à cet égard ; un homme que l'on pourroit toujours conſulter, pour ſçavoir ſi on s'y eſt bien pris, ou comment il faut s'y prendre ; ſoit qu'il fût queſtion de démêlés, d'intèrêts à traiter, ou même de plaiſirs à partager.

Les leçons que l'on feroit là-deſſus aux Élèves, dèvroient être fort courtes ; cela eſt même de la Politeſſe. On n'eſt jamais long, quand on ne dit

que le néceſſaire. Mais cet Art conſiſtant principalement dans l'éxécution, je voudrois que l'on fût irrémiſſible ſur la Pratique ; qu'une faute, en ce genre, commiſe par ignorance ou par inadvertance, fût ſur le champ réparée devant la perſonne à qui l'on auroit manqué, & les fautes volontaires ou d'étourderie punies ſuivant l'importance des cas, en s'en rapportant au Juge en Politeſſe dans les circonſtances délicates.

En un mot, il me ſemble que, pour des hommes deſtinés à occuper des Poſtes diſ-

tingués, la Politesse doit être plus que de conseil, il en faut faire une obligation. Une grande éducation nous charge de la dette, d'être mieux faisans & plus officieux en tout que les autres. Qui ne s'en acquitte pas est injuste.

NOTES

De l'Article précédent.

Note première, p. 226. lig. 7. *Souvent les bienfaits imposent des tributs ; la vraie Politesse en dispense toujours....* Au moins elle diminue du poids de la

reconnoiſſance, dont la charge eſt quelquefois accablante.

Jacques I, qui règna ſur l'Angleterre depuis 1603 juſqu'en 1625, ſçavoit donner à un Préſent une valeur bien ſupérieure au Préſent même. Un jour qu'il étoit avec quelques-uns de ſes Courtiſans, paſſa auprès d'eux un Crocheteur chargé d'argent qu'il portoit au Tréſor royal. Rich, un de ſes Favoris les plus aimables, & dans la ſuite Comte de Hollande, s'approcha de l'un de ſes voiſins & lui dit tout bas à l'oreille, *Que cet argent me rendroit heureux!* Jacques, qui

avoit remarqué le mouvement de Rich, voulut sçavoir ce que c'étoit. Il ne l'eut pas plutôt sçu, qu'il lui donna, sans aucune réserve, tout ce qu'il désiroit, quoique cet argent montât à trois mille livres sterling (environ soixante-huit mille livres de notre monnoie), & il accompagna son Présent de ces paroles si intéressantes : *Vous vous croyez fort heureux d'avoir obtenu une si grande somme ; mais je le suis bien plus que vous d'avoir eu cette occasion d'obliger un homme de mérite que j'aime.*

Note II. p. 231. lig. 14. *Les vertus civiles bien analyſées reviennent à celles de la plus pure raiſon....* Il ne ſuffit pas, pour être juſte, de remplir les engagemens que l'on a pris ou contractés en particulier ou publiquement. Au fond de l'ame de tous les hommes ſe trouve écrite une autre ſtipulation ſecrète, & comme à leur inſçû, qui les oblige bien plus fortement les uns envers les autres, puiſqu'elle ſubſiſte toujours.

Mais quelle eſt cette ſtipulation, & comment la démêler? Par les beſoins qu'on a ſoi-mê-

me, par la douceur de les voir satisfaits, par le vuide où l'on est quand ils ne le sont pas, par l'amertume ou le serrement de cœur, lorsqu'on en refuse le tribut. Vous venez de voir un homme ou de traiter avec lui, & vous vous retirez content de son accueil & de ses bonnes manières. Cela étoit donc nécessaire à votre bonheur ? Votre dette envers les autres est évidente. Il est raisonnable de vous acquitter.

Note III. p. 237, lig. 10. *Les bons effets de la Politesse, & les inconvéniens de ce défaut*

ou du vice contraire.... Un même Fait va nous offrir les avantages de l'une & les désavantages de l'autre.

Clazomène, qui n'est plus aujourd'hui qu'un Village maritime, sous le nom de *Vourla*, situé dans l'Asie mineure, entre *Smirne* & l'Isle de *Scio*, étoit autrefois une Ville célèbre, gouvernée par ses propres Loix. Elle venoit apparemment d'avoir quelque démêlé d'intérêt, d'ambition ou de jalousie avec la Ville de *Sparte*, si fameuse chez les Historiens de l'ancienne Grèce. Élien, qui me fournit l'événement

que je vais rapporter, ne dit point non plus si c'étoient des hommes yvres ou perdus de débauches, qui en furent les instrumens.

Quoiqu'il en soit; rien, ce me semble, n'annonce mieux une Politesse fine ou l'élégance des mœurs, que l'enjouement avec lequel des hommes graves se vengent des injures faites à leurs Places, ainsi qu'on va le voir par le trait suivant.

Quelques Habitans de Clazomène, étant venus à Sparte, entrèrent dans le lieu où se rendoit la Justice. Ils poussè-

rent l'insolence jusqu'à barbouiller de noir les siéges des Éphores. Ces Magistrats, sans se fâcher, chargèrent le Crieur public de proclamer par toute la Ville cette courte sentence : *Permettons aux Clazoméniens d'être des hommes grossiers, & de se conduire sans bienséance* (*a*).

L'austérité des mœurs des

(*a*) Cela est bien plus laconique dans le Texte latin (l'original est en grec) : *Liceat Clazomeniis indecore se gerere*, que j'aurois pu traduire : *Permis aux Clazoméniens d'agir sans pudeur*. Ce qui est presqu'aussi court que le latin : mais j'ai cru que la

Spartiates ne paroît pas d'abord faire naître l'idée d'une tournure de cette espèce; mais on doit se rappeller que c'étoient des Grecs; & tel étoit le sentiment exquis de ce Peuple charmant, que les moins cultivés d'entr'eux méritoient de servir de modèles aux autres Nations.

Par-tout ailleurs le Temple de la Justice insulté, ses Ministres vilipendés, la sacrée majesté des Loix outragée! Cela

première traduction étoit plus dans le goût de la Langue & de la Nation françoises.

crie vengeance. Le fouet, le bannissement, le cachot, sont des punitions trop douces. La récidive en est défendue sous peine d'encourir toute la rigueur des Loix. Les Spartiates ne défendent rien. Ils font mieux ; ils permettent aux Clazoméniens d'*être des hommes méprisables*.

Je ne sçaurois trop admirer ce Jugement, ni trop m'*étonner* de ce que la plûpart des Législateurs aient si peu connu la puissance du mépris & du ridicule publics. C'est, j'ose l'avancer, & l'un des plus cruels châtimens, & la Loi la plus

sûre pour rétablir les bonnes mœurs ou réformer les mauvaises.

Les Loix n'ont presque plus rien à faire, quand les mœurs sont presque tout. Elles le feront, si le riche habit du Valet est tourné en ridicule ; si l'Impudence, couverte d'ornemens, l'est encore plus de mépris ; si le Débiteur injuste & fastueux est chargé d'opprobre ; si le Publicain est dans l'abjection, & mieux encore, s'il n'y a pas de Publicain ; si la Honte est à la poursuite du Manque de respect pour les Pères & d'Égards pour l'Age avancé ;

si l'Homme qui dresse l'homme n'est pas au-dessous d'un *Dresseur* (*a*) de chiens ou de chevaux ; si, &c.

Dans quel tems pourra-t-on prononcer, que tous ces *Si* ne sont que des suppositions? Quand l'honneur, la probité, la simplicité & la modestie, vaudront mieux que l'or & l'argent, & que ceux qui nous donnent le pain cesseront d'être la proie de

(*a*) Qu'on ne me reproche pas ce mot. Je sçais bien qu'il n'est pas fait; mais qu'il seroit bon de le faire, comme tant d'autres, qui nous manquent.

l'avilissement & de l'inanition.

Le Mépris public bien dirigé, sans détruire le Sujet, extermine le vice. Que l'on juge de sa puissance en bien par ses effets en mal. Les Amis se ruinent, les Braves s'entr'ègorgent, les Mères étouffent..... L'horreur de ce tableau arrête ma plume : mais sur quoi sont fondés ces étranges effets de l'imagination ?

La Considération est, pour l'homme en société, un très-grand bien ; elle le rassure sur tous ses besoins. Le Mépris public est un abandonnement général. On ne tient pas long-

tems à soi-même, quand les autres ne tiennent plus à nous. Il faut absolument se rétablir dans l'opinion de ses semblables, ou bien périr d'ennui ou de désespoir. Voilà pourquoi la crainte du Mépris, ou, dans un autre sens, l'amour de la Considération est une source de biens si féconde & si étendue.

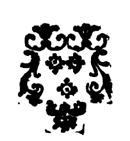
Note IV. p. 238. lig. 15. *Jusqu'à quel degré on doit mettre de la Politesse dans les plaisirs.....* La maxime, qu'*il ne se faut point gêner avec ses amis*, est sujette à tant d'exceptions, qu'elle devroit bien cesser d'être

d'être une maxime. Il me semble que celle-ci vaudroit un peu mieux : *Il est juste de se gêner pour ses amis, & très-doux de se gêner avec eux.* Ceux qui ne se gênent point, ou incommodent, ou sont bien près d'incommoder.

On dit que *Familiarité engendre Mépris.* On ne diroit pas avec moins de vérité que *Familiarité engendre Noise.*

Il est si difficile de se tenir sur les limites des vertus ! Tout est à craindre de ceux qui ne savent ni retenir leurs mouvemens ni réprimer leurs manières.

Il faut donc se gêner pour ne pas gêner ses amis. Dans la condition humaine, on est plus heureux par la privation des Maux que par le sentiment des Biens. Quand on a écarté les incommodités de la vie, on a fait un très-grand Pas dans la route du bonheur ; comme c'est être fort avancé en Politesse que de n'être pas impoli.



RELIGION.

La Politesse des sentimens, soutenue de celle des manières & des actions, plieroit insensiblement l'esprit & le corps aux actes de bienfaisance, le principal fond de la Religion pratique. Avec la douceur des mœurs, on est pieux sans violence & comme par instinct. Aller au Temple n'est autre chose, qu'aller remercier la Divinité des biens qu'il lui plaît de nous accorder, la prier de nous conserver la santé, de

nous donner le goût de nos devoirs, d'éloigner de nous le plus grand de tous les maux, l'injuſtice; & de nous inſpirer la plus parfaite de toutes les vertus, l'amour du bien public. Mais on ſeroit tout préparé à ces hauts ſentimens, par les leçons & les pratiques habituelles de la Politeſſe. Comment alors la Religion ne ſeroit-elle pas bien reçue chez nous? Ses Commandemens ne ſeroient, pour ainſi dire, que nos goûts, & ſes pratiques eſſentielles que nos habitudes.

Les jeunes gens ne faiſant preſque jamais de difficultés

ſur les principes de la Religion, il me ſemble qu'il ne faudroit leur en enſeigner le Dogme, que comme on propoſe une Loi au Peuple, ſans entrer dans aucune explication. Partir de la vérité de la Religion comme d'un Axiome; * & ne jamais permettre que l'on formât publiquement des doutes, ou que l'on diſputât deſſus; ſi ce n'eſt à qui l'obſerveroit le mieux.

Expliquer la Religion en la défendant, c'eſt montrer

* Voyez la Note première, à la fin de cet Article.

qu'elle eſt ou qu'elle a été attaquée : il ſeroit à ſouhaiter au contraire, qu'il ne tombât jamais dans l'eſprit qu'elle puiſſe l'être. Une bonne Police, à cet égard, me paroît quelque choſe de beaucoup plus ſûr que tous les argumens de l'École *.

On ſe borneroit donc, pour le Dogme, à faire apprendre par cœur & réciter purement & ſimplement un bon Catéchiſme, ou (ce que je préférerois) à le faire lire ſi ſou-

* Voyez la Note II. à la fin de cet Article.

vent, qu'il ſe gravât dans la mémoire, à force d'être entendu : comme il arrive aux bons Payſans ou au plus bas Peuple, de chanter la Meſſe ou les Vêpres, ſans l'avoir jamais appris que de l'entendre perpétuellement de la bouche des Prêtres. On y joindroit, de tems en tems, quelque morceau choiſi de la Bible, & ſurtout du nouveau Teſtament ou de l'Imitation de Jéſus-Chriſt, qui ne reſpirent partout que les bonnes mœurs.

Ce n'eſt pas que, pour une plus parfaite intelligence de l'Hiſtoire, l'on ne dût leur par-

ler, de tems en tems, des démêlés qui ont divisé les hommes pour cause de Religion: mais, en leur parlant de ces fâcheux accidens, & en leur expliquant les fausses opinions de certaines Sectes, sur le culte dû à la Divinité, il faudroit n'y toucher qu'avec la plus grande circonspection; se souvenir toujours que l'on parle d'hommes semblables à soi, & communément plus malheureux que coupables; se respecter assez soi-même pour ne se servir jamais des armes du Fanatisme, de ces honteuses déclamations qui deshonorent

deshonorent la raiſon & l'humanité, & avec leſquelles, aux yeux du Sage, la bonne cauſe a l'air d'avoir tort.

Plaindre les Hérétiques, les Schiſmatiques, & les Infidéles; prier Dieu pour eux; ſi nous nous trouvons en leur compagnie, leur faire ſouhaiter, par nos bonnes manières, de penſer comme nous; & ne leur prouver la ſupériorité de notre Religion que par l'excellence de nos mœurs. Voilà, ce me ſemble, les bons argumens. Gagnez le cœur, l'eſprit ſera bientôt forcé. On ſe rapproche volontiers de la Religion de

ceux qu'on aime; & la raiſon eſt bien près d'être convaincue, quand elle reſſent du plaiſir à l'être.

Pour les Éxercices de Religion, je voudrois qu'ils fuſſent très-courts & peu multipliés; à moins qu'ils ne fuſſent ſoutenus d'un grand Appareil de chant & de cérémonies, ce qui n'eſt pas poſſible ici; que les Sermons mêmes ne duraſſent pas plus d'une petite demie-heure *; qu'on les prononçât ſans de

* Voyez la Note III. à la fin de cet Article.

grands mouvemens, à peu près comme on fait le Prône, c'eſt le vrai ton de la raiſon; qu'on ne s'y propoſât jamais de prouver la Vérité de la Religion, ni de réfuter ſes adverſaires *; qu'ils roulaſſent uniquement ſur les mœurs & les devoirs de chaque État; que l'on y ſupprimât toutes les généralités qui ne donnent point d'idées préciſes; que l'on fît ſentir par des éxemples, en quoi conſiſte la vertu de chaque État; & enfin qu'on ne dît pas va-

* Voyez la Note IV, à la fin de cet Article.

guement qu'il faut la ſuivre, mais que l'on montrât comment on la ſuit.

Il me ſemble que la Raiſon de tout ceci paroîtra évidente à ceux qui feront réfléxion aux caractères dominans de la Jeuneſſe françoiſe, la vivacité & l'impatience.

Pour être avec décence dans le Temple de la Divinité, il il faut que l'Eſprit ſoit, ou pour le moins, qu'il paroiſſe détaché des penſées du monde; que tout le maintien ſoit tranquille & reſpectueux; en un mot, que le Corps n'ait que les mouvemens indiſpen-

ſables, & que les ſuperflus ſoient preſque inſenſibles. Une pareille ſituation étant un état violent pour nos François, il eſt néceſſaire qu'elle ne ſoit pas de longue durée. Autrement, fatigués par leur inaction même, il eſt à craindre que le dégoût ne paſſe juſqu'à leur Eſprit, & qu'ils ne mettent ſur le compte de la Religion les défauts de leur propre machine.

Si j'ai ajouté que les Exercices de Religion devoient être peu multipliés, c'eſt que la trop grande fréquence de ces actes, affoiblit infailliblement

le respect qui leur est dû. Enfin, si je désapprouve que dans la Chaire l'on mette la Vérité de la Religion en Thèse, c'est que les Preuves sont inutiles pour ceux qui y croyent, & les Réfutations souvent très-dangereuses; soit par la maladresse de celui qui parle, soit par la mauvaise disposition de ceux qui l'entendent. Elles apprenent les doutes & les attaques formées contre la Religion; & c'est, pour le moins, une très-grande imprudence que d'y faire penser.

Cependant, comme j'ai vû des jeunes gens, & même des

enfans de ſix à ſept ans, faire quelquefois des difficultés aſſez embarraſſantes ; ſi l'on n'étoit pas content des réponſes qui ſe préſenteroient d'abord, pour couper court on leur diroit : Quand il s'élève, parmi les hommes, des conteſtations ſur la propriété des Biens, chaque Gouvernement a établi des Compagnies pour juger de ces différens, & les terminer en dernier reſſort, avec défenſe aux Particuliers de revenir contre ; autrement, il n'y auroit point de fin aux diſputes. Ainſi, lorſque l'Eſprit humain ne con-

çoit pas la raiſon de certains préceptes dans la Religion, on a recours à la déciſion du Pape, des Cardinaux, des Archevêques, des Évêques, des Prêtres, dont la réunion forme l'Égliſe, & en qui réſide le droit de fixer dans quel ſens on doit recevoir un Point de Religion, dont on nous propoſe la croyance ou la pratique; *Et comme ils ont prononcé*, ajouteroit-on, *ſur l'article dont il s'agit ici, de la même manière préciſément qu'on vient de le propoſer*, on voit qu'il eſt inutile de ſe tourmenter l'eſprit pour pénétrer au-delà.

Enfin, un des moyens que je crois le plus efficace, pour empêcher les jeunes gens d'agir contre la Religion & les bonnes mœurs, & même d'affoiblir leurs propres forces ou de détruire leur ſanté, c'eſt d'avoir la plus ſcrupuleuſe attention, à ce qu'ils ne ſe trouvent enſemble que publiquement, ou ſous les yeux de quelques Maîtres ; ayant obſervé conſtamment que les jeunes gens, entre eux ſeuls, ne ſe communiquent que des vices, & jamais aucunes vertus.

Remarque. Je n'ai point fait mention de la Rhétorique, que j'ai bien des raiſons de croire fort inutile; ni du Droit Public, qui me ſemble très-néceſſaire; ni des Voyages qui me paroiſſent devoir être le complément d'une grande éducation; mais je penſe que les vues répandues dans cet Ouvrage, feront des guides ſuffiſans pour ſe conduire dans toute autre étude, que celles que j'ai indiquées.



NOTES

De l'Article précédent.

Note première, p. 261. lig. 9. *Partir de la vérité de la Religion comme d'un Axiome, & ne jamais permettre que l'on formât publiquement des doutes, ou que l'on disputât dessus....* C'est une observation constante que, dans les discussions sur la Religion, les jeunes gens se livrent presque toujours à la fureur du raisonnement. Dans l'yvresse de la dispute, il est bien rare qu'ils n'altèrent l'estime qu'ils se doivent réciproquement, & qu'ainsi ils ne

blessent cette même Religion qu'ils se proposoient de défendre.

Ce que je dis ici ne regarde point les personnes destinées à en être les Apôtres. On ne sauroit trop les éxercer au maniement des armes, faites pour sa Propagation ou sa défense.

Note II. p. 262. lig. 9. *Une bonne Police est plus sûre ici que tous les argumens de l'Ecole...* Je viens de le dire, ceux qui se proposent d'être les Ministre de la Religion, de l'enseigner, l'établir ou la défendre, ne doivent rien négliger des

moyens de repouſſer, ſans humeur & avec humanité, ſes Antagoniſtes. C'eſt là leur Tâche, c'eſt là leur métier, s'il eſt permis de le dire. Ils l'apprendront dans les argumens de l'École, où ils trouveront un très-beau Champ pour s'aguerrir, avec toute la ſcience de l'attaque & de la défenſe.

Mais les diſputes ſur la Religion doivent être abſolument interdites aux jeunes gens appellés à d'autres États. Comme ils n'ont pas des principes aſſez développés pour diſcuter de pareilles matières, ils cherchent des reſſources dans leur

imagination, toujours prête à les ſervir. Cependant la Religion eſt fondée ſur des Faits, & ſur des déciſions, qui ſont elles-mêmes des Faits. Qui en imagine en ſuppoſe, & qui en ſuppoſe s'égare.

Voyez même les hommes faits, voyez les gens du monde qui n'ont pas étudié la Théologie, écoutez-les diſcourir contradictoirement ſur un Point de Religion. Chacun ſort ordinairement du combat plus attaché à ſon opinion, & beaucoup moins à ſon adverſaire ou à ſon prochain. C'eſt-à-dire, que les controverſes, en fait

de Religion, conduiſent preſque toujours à haïr ceux qu'elle nous ordonne d'aimer. Le ſilence empêcheròit un ſi grand mal, il faut donc l'ordonner.

Note III, p. 266. lig. 12. *Que les Sermons mêmes ne duraſſent pas plus d'une petite demi-heure.....* Ce n'eſt pas ſeulement à l'Ame que l'on a à faire ici, mais à l'Ame unie au Corps. Si l'Eſprit ne ſe laſſe jamais de s'inſtruire dans le ſilence & la rranquillité, le Corps s'appeſantit & ſouffre dans l'inaction. Que l'on y prenne garde. La plaiſanterie,

qui met *force pavots* dans la plûpart des Sermons, eſt aſſez ſouvent très-déplacée. C'eſt le grand calme trôp continué des objets, c'eſt la monotonie de la voix qu'on entend, c'eſt l'attention qui ſuſpend la fonction des ſens, c'eſt la longueur du recueillement, c'eſt le tems même choiſi pour prononcer un Sermon, qui cauſent aſſez communément ces Accidens ſoporeux, ſi contraires à l'édification publique.

Un Prédicateur prudent n'aſſemblera ſes Auditeurs qu'à des heures fort éloignées des Repas; autrement, les perſonnes

mêmes

mêmes les plus pieuſes ſuccomberont, ou ſeront expoſées à ſuccomber ſous le travail & les effets de la digeſtion; & ce ne ſera ni indifférence ni vice de la volonté qui mépriſe, mais un pur effet phyſique, un vrai beſoin du Corps qui entraîne.

Que l'Orateur ſacré joigne à la prudence, dont je viens de parler, l'attention de faire un Sermon, court & bien plein, ſur les devoirs de chaque État, & ſur les vices qui lui ſont particuliers; il évitera infailliblement de mettre le Corps de ſes Auditeurs en contradic-

tion avec leur Esprit. J'ai remarqué qu'après une demi-heure d'attention, l'assoupissement ou l'ennui gagnoit beaucoup de gens. La vraie mesure d'un Sermon ne doit donc guère passer cette étendue.

Note IV. p. 267. lig. 4. *Qu'on ne s'y proposât jamais de prouver la Vérité de la Religion, ni de réfuter ses adversaires.....* Celui qui monte en Chaire, se propose de parler pour la Multitude. La Multitude n'est point incrédule. On suppose sa Foi établie par une autre

voie. Le nombre des Orateurs capables de bien manier un raiſonnement métaphyſique eſt aſſez rare, celui des Auditeurs en état de le ſaiſir l'eſt encore plus. Dans les Sectes les plus oppoſées, vous verrez toujours le Peuple croire, ſans aucune réplique, les raiſons qui établiſſent la ſienne. Ainſi, avec un diſcours auſſi fugitif qu'un Sermon, on ne convainc que des perſonnes, ou déja convaincues ou hors d'état de ne l'être pas.

Il n'en eſt pas de même des Entretiens particuliers. On y revient, autant qu'on le veut,

ſur les Principes difficiles à établir, & l'on eſt toujours à portée de diſſiper les nuages qui les obſcurciſſent.

La Morale eſt beaucoup mieux placée dans un Sermon, & j'oſerai le redire, on n'y dèvroit point parler d'autre choſe. Elle ſe ſent au moins autant qu'on la démontre, & cela eſt fort du goût du Peuple, qui a l'expérience journalière des maux de l'injuſtice & des douceurs de la vertu oppoſée.

FIN.

TABLE

ALPHABETIQUE ET RAISONNÉE DES MATIÉRES.

A

C

D

G.

I.

S.

V.

W.

Fin de la Table.

